

Les trois versions du rapport de Rome

Document ronéotypé d'avant congrès — 1953

La psychanalyse n°1 — 1956

Les Écrits — 1966



Document hors commerce / première édition critique / école lacanienne de psychanalyse — 1993

Fonction de la parole dans
l'expérience analytique et relation
du champ de la psychanalyse
au langage
par le Dr. Jacques Lacan

Fonction et champ de la parole et
du langage en psychanalyse
au langage
par Jacques Lacan

Fonction et champ de la parole et
du langage en psychanalyse

par Jacques Lacan

Les trois versions du rapport de Rome

Document hors commerce / première édition critique / école lacienne de psychanalyse
1993

Document ronéotypé d'avant congrès [1953]

La psychanalyse n°1 [1956]

Version des Ecrits [1966]

Méthode

La méthode choisie adopte comme référence : le premier texte publié (en l'occurrence : sous forme ronéotypée, et sans doute tiré à quelques centaines d'exemplaires, l'exemple que nous avons eu en main fut celui de Merleau-Ponty). Aucune marque diacritique n'est portée sur ce texte ; il est tel qu'en son état (les seules erreurs corrigées portant sur les dites «fautes de frappe» — sans intérêt pour notre objet).

En conséquence, le deuxième texte (la version *La Psychanalyse* N°1, publiée en 1956) va donc, elle, supporter les marques des altérations, suppressions, rajouts de toutes sortes faits au regard du texte de référence.

Le troisième texte (publié dans les *Écrits*, en 1966) supportera, équivalement, les traces des altérations relevées mais seulement au regard de la *deuxième* version.

La disposition des trois versions sur une seule page a été choisie comme susceptible de mieux permettre le repérage des modifications opérées entre la première et la troisième version.

Dans cette présentation en trois colonnes, les blancs changent de valeur, ponctuent non pas chaque texte pris en lui-même mais le jeu des trois versions.

Signes diacritiques

Les signes diacritiques sont réduits au minimum. Quatre sont retenus : le soulignage, les crochets droits [], les crochets pointus <>, les barres obliques //.

Le soulignage signale qu'il y a eu une opération faite sur le texte ici considéré comme texte de base (la première version pour la seconde, la seconde pour la troisième). Il n'a d'autre fonction que d'indiquer l'endroit de l'opération effectuée, laissant au lecteur la charge de se reporter au texte de référence (en *juxta*) pour apprendre la teneur de la modification désignée. Le plus souvent le soulignage indique qu'un mot, un syntagme, une phrase, voire un paragraphe entier a été récrit, substitué.

Les crochets droits, [], indiquent une suppression

Les crochets pointus, <>, indiquent un rajout.

Les barres obliques, // indiquent une transposition.

¤ ¤ ¤

Notes

Les notes sont en fin d'opusculle.

La numérotation des notes est donnée en continu dans chacune des trois versions. La version des *Écrits* (qui en comporte le plus grand nombre) est en outre prise comme version de référence, de telle sorte que les notes des deux autres versions ont une double indexation : la leur propre, et celle des *Écrits*.

Index

L'index comporte, outre les noms propres et œuvres citées, les termes remarquables en langues autres que le français et en psychanalyse.

La pagination de l'index est celle du présent document.

¤ ¤ ¤

Fonction de la parole dans l'expérience analytique et relation du champ de la psychanalyse au langage.
par le Dr. Jacques Lacan

Rome, 26-27 septembre 1953.

Préface.

«En particulier, il ne faudra pas oublier que la séparation en embryologie, anatomie, physiologie, psychologie, sociologie, chimie n'existe pas dans la nature et qu'il n'y a qu'une discipline : la *neurobiologie* à laquelle l'observation nous oblige d'ajouter l'épithète d'*humaine* en ce qui nous concerne.» (Citation choisie pour exiger d'un Institut de Psychanalyse en 1952.).

Le discours qu'on trouvera ici mérite d'être introduit par ses circonstances. Car il en porte la marque. Son thème en fut proposé à l'auteur pour servir de rapport théorique d'usage, en la réunion annuelle dont l'association qui représentait alors la psychanalyse en France, poursuivait depuis 18 ans la tradition devenue vénérable sous le titre de «Congrès des Psychanalystes de langue française» étendu depuis deux ans aux psychanalystes de langue romane (la Hollande y étant comprise par une tolérance de langage). Ce Congrès devait avoir lieu à Rome au mois de septembre 1953.

Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse
par Jacques Lacan

Rapport du Congrès de Rome tenu à l'Istituto di Psicologia della Università di Roma les 26 et 27 septembre 1953.

Préface.

«En particulier, il ne faudra pas oublier que la séparation en embryologie, anatomie, physiologie, psychologie, sociologie, clinique n'existe pas dans la nature et qu'il n'y a qu'une discipline : la *neurobiologie* à laquelle l'observation nous oblige d'ajouter l'épithète d'*humaine* en ce qui nous concerne.» (Citation choisie pour exiger d'un Institut de Psychanalyse en 1952.).

Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse
par Jacques Lacan

Rapport du Congrès de Rome tenu à l'Istituto di Psicologia della Università di Roma les 26 et 27 septembre 1953.

Préface.

«En particulier, il ne faudra pas oublier que la séparation en embryologie, anatomie, physiologie, psychologie, sociologie, clinique n'existe pas dans la nature et qu'il n'y a qu'une discipline : la *neurobiologie* à laquelle l'observation nous oblige d'ajouter l'épithète d'*humaine* en ce qui nous concerne.» (Citation choisie pour exiger d'un Institut de Psychanalyse, en 1952.).

Le discours qu'on trouvera ici mérite d'être introduit par ses circonstances. Car il en porte la marque. Le thème en fut proposé à l'auteur pour constituer le rapport théorique d'usage, en la réunion annuelle dont la société qui représentait alors la psychanalyse en France, poursuivait depuis dix-huit ans la tradition devenue vénérable sous le titre de «Congrès des Psychanalystes de langue française» étendu depuis deux ans aux psychanalystes de langue romane (la Hollande y étant comprise par une tolérance de langage). Ce Congrès devait avoir lieu à Rome au mois de septembre 1953.

Dans l'intervalle, des dissensments graves amenèrent dans le groupe français une sécession. Ils se révélèrent à l'occasion de la fondation d'un Institut de Psychanalyse. On put alors entendre l'équipe qui avait voulu y imposer son statut et son programme proclamer qu'elle empêcherait de parler à Rome celui qui avec d'autres avait tenté d'y introduire une conception opposée, et elle employa à celle fin tous les moyens en son pouvoir.

Il ne sembla pas pourtant à ceux qui dès lors avaient fondé la nouvelle Société française de Psychanalyse qu'ils pussent priver de la manifestation annoncée la majorité d'étudiants qui, dès lors, se ralliaient à leur enseignement, ni même qu'ils pussent se démettre du lieu éminent où elle avait été prévue.

Les sympathies généreuses qui leur vinrent en aide du groupe italien ne les mettaient pas en posture d'hôtes importuns dans la Ville universelle.

Pour l'auteur de ce discours, il pensait être secoué, quelque inégal qu'il dût se montrer à la fâche de parler de la parole, de quelque connivence inscrite dans ce lieu même.

Il se souvenait en effet, que bien avant que s'y révélât la gloire de la plus haute chaire du monde, Aulu-Gelle, dans ses *Nuits antiques*, donnait au nom du *Mons Vaticanus* l'étymologie de *vagire*, qui désigne les premiers balbutiements de la parole.

Que si donc son discours ne devait être rien de plus qu'un vagissement, au moins prendrait-il à l'auspice de rénover en sa discipline les fondements qu'elle prend dans le langage.

Aussi bien cette rénovation prenait-elle de l'histoire trop de sens, pour qu'il ne rompt pas quant à lui avec le style traditionnel qui situe le «rapport» entre la compilation et la synthèse, pour lui donner le style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline.

Puisqu'il trouvait ses auditeurs parmi ces étudiants qui attendent de nous la parole, c'est avant tout à leur adresse qu'il a foméné son discours. L'usage devenait caduc, à leur

Dans l'intervalle, des dissensments graves amenèrent dans le groupe français une sécession. Ils s'étaient révélés à l'occasion de la fondation d'un «institut de psychanalyse». On put alors entendre l'équipe qui avait réussi à y imposer ses statuts et son programme, proclamer qu'elle empêcherait de parler à Rome celui qui avec d'autres avait tenté d'y introduire une conception différente, et elle employa à celle fin tous les moyens en son pouvoir.

Il ne sembla pas pourtant à ceux qui dès lors avaient fondé la nouvelle Société française de Psychanalyse qu'ils pussent priver de la manifestation annoncée la majorité d'étudiants qui se ralliaient à leur enseignement, ni même qu'ils pussent se démettre du lieu éminent où elle avait été prévue.

Les sympathies généreuses qui leur vinrent en aide du groupe italien ne les mettaient pas en posture d'hôtes importuns dans la Ville universelle.

Pour l'auteur de ce discours, il pensait être secoué, quelque inégal qu'il dût se montrer à la fâche de parler de la parole, de quelque connivence inscrite dans ce lieu même.

Il se souvenait en effet, que bien avant que s'y révélât la gloire de la plus haute chaire du monde, Aulu-Gelle, dans ses *Nuits antiques*, donnait au nom du *Mons Vaticanus* l'étymologie de *vagire*, qui désigne les premiers balbutiements de la parole.

Que si donc son discours ne devait être rien de plus qu'un vagissement, au moins prendrait-il à l'auspice de rénover en sa discipline les fondements qu'elle prend dans le langage.

Aussi bien cette rénovation prenait-elle de l'histoire trop de sens, pour qu'il ne rompt pas quant à lui avec le style traditionnel qui situe le «rapport» entre la compilation et la synthèse, pour lui donner le style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline.

Puisque ses auditeurs étaient ces étudiants qui attendent de nous la parole, c'est avant tout à leur adresse qu'il a foméné son discours, et pour renoncer à leur endroit aux

Dans l'intervalle, des dissensments graves amenèrent dans le groupe français une sécession. Ils s'étaient révélés à l'occasion de la fondation d'un «institut de psychanalyse». On put alors entendre l'équipe qui avait réussi à y imposer ses statuts et son programme, proclamer qu'elle empêcherait de parler à Rome celui qui avec d'autres avait tenté d'y introduire une conception différente, et elle employa à celle fin tous les moyens en son pouvoir.

Il ne sembla pas pourtant à ceux qui dès lors avaient fondé la nouvelle Société française de Psychanalyse qu'ils pussent priver de la manifestation annoncée la majorité d'étudiants qui se ralliaient à leur enseignement, ni même qu'ils pussent se démettre du lieu éminent où elle avait été prévue.

Les sympathies généreuses qui leur vinrent en aide du groupe italien ne les mettaient pas en posture d'hôtes importuns dans la Ville universelle.

Pour l'auteur de ce discours, il pensait être secoué, quelque inégal qu'il dût se montrer à la fâche de parler de la parole, de quelque connivence inscrite dans ce lieu même.

Il se souvenait en effet, que bien avant que s'y révélât la gloire de la plus haute chaire du monde, Aulu-Gelle, dans ses *Nuits antiques*, donnait au lieu dit du *Mons Vaticanus* l'étymologie de *vagire*, qui désigne les premiers balbutiements de la parole.

Que si donc son discours ne devait être rien de plus qu'un vagissement, au moins prendrait-il à l'auspice de rénover en sa discipline les fondements qu'elle prend dans le langage.

Aussi bien cette rénovation prenait-elle de l'histoire trop de sens, pour qu'il ne rompt pas quant à lui avec le style traditionnel qui situe le «rapport» entre la compilation et la synthèse, pour lui donner le style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline.

Puisque ses auditeurs étaient ces étudiants qui attendent de nous la parole, c'est avant tout à leur adresse qu'il a foméné son discours, et pour renoncer à leur endroit aux

endroit, des règles qui s'observent entre augures de mimer la rigueur par la minutie et de confondre règle et certitude.

Dans le conflit qui nous avait mené à la présence issue, la méconnaissance de l'autonomie des sujets s'était révélée si exorbitante, que l'exigence première en ressortait d'un retour critique sur le sens même de notre discipline.

C'est qu'au-delà des circonstances locales qui avaient motivé ce conflit, un vice était venu au jour qui les dépassait de beaucoup. Qu'il ait pu seulement s'engager sur des prétentions si autoritaires à tout régler dans la formation du psychanalyste posait la question de savoir si les modes établis de cette formation n'aboutissaient pas à la fin paradoxale d'une minorisation perpétuée.

Certes les formes initiatiques et puissamment organisées où Freud a vu la garantie de la transmission de sa doctrine, se justifient dans la position d'une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale.

Mais n'ont-elles pas mené à un formalisme décevant qui décourage l'initiative en pénalisant le risque, et qui fait du règne de l'opinion des doctes le principe d'une prudence docile où l'authenticité de la recherche s'émoussé avant de se tarir ?

Certes, l'extrême complexité des notions mises en jeu en notre domaine fait que nulle part ailleurs [] un esprit, à exposer son jugement, ne court plus totalement le risque de découvrir sa mesure.

Mais ceci devrait comporter la conséquence de faire notre propos premier, sinon unique, de l'affranchissement des théses par l'élucidation des principes.

La sélection sévère qui s'impose, en effet, ne saurait être remise aux ajournements indéfinis d'une copiaison vétilluse, mais à la fécondité de la production concrète et à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires.

Ceci n'implique aucun valorisation de la

règles qui s'observent entre augures de mimer la rigueur par la minutie et de confondre règle et certitude.

Dans le conflit en effet qui les avait menés à la présence issue, on avait fait preuve quant à leur autonomie de sujets, d'une méconnaissance si exorbitante, que l'exigence première en ressortait d'une réaction contre le ton permanent qui avait permis cet excès.

C'est qu'au-delà des circonstances locales qui avaient motivé ce conflit, un vice était venu au jour qui les dépassait de beaucoup. Qu'on ait pu seulement prétendre à régler de façon si autoritaire la formation du psychanalyste, posait la question de savoir si les modes établis de celle formation n'aboutissaient pas à la fin paradoxale d'une minorisation perpétuée.

Certes les formes initiatiques et puissamment organisées où Freud a vu la garantie de la transmission de sa doctrine, se justifient dans la position d'une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale.

Mais n'ont-elles pas mené à un formalisme décevant qui décourage l'initiative en pénalisant le risque, et qui fait du règne de l'opinion des doctes le principe d'une prudence docile où l'authenticité de la recherche s'émoussé avant de se tarir ?

[] L'extrême complexité des notions mises en jeu en notre domaine fait que nulle part ailleurs [] un esprit, à exposer son jugement, ne court plus totalement le risque de découvrir sa mesure.

Mais ceci devrait comporter la conséquence de faire notre propos premier, sinon unique, de l'affranchissement des théses par l'élucidation des principes.

La sélection sévère qui s'impose, en effet, ne saurait être remise aux ajournements indéfinis d'une copiaison vétilluse, mais à la fécondité de la production concrète et à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires.

Ceci n'implique de notre fait aucune

règles qui s'observent entre augures de mimer la rigueur par la minutie et de confondre règle et certitude.

Dans le conflit en effet qui les avait menés à la présence issue, on avait fait preuve quant à leur autonomie de sujets, d'une méconnaissance si exorbitante, que l'exigence première en ressortait d'une réaction contre le ton permanent qui avait permis cet excès.

C'est qu'au-delà des circonstances locales qui avaient motivé ce conflit, un vice était venu au jour qui les dépassait de beaucoup. Qu'on ait pu seulement prétendre à régler de façon si autoritaire la formation du psychanalyste, posait la question de savoir si les modes établis de celle formation n'aboutissaient pas à la fin paradoxale d'une minorisation perpétuée.

Certes les formes initiatiques et puissamment organisées où Freud a vu la garantie de la transmission de sa doctrine, se justifient dans la position d'une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale.

Mais n'ont-elles pas mené à un formalisme décevant qui décourage l'initiative en pénalisant le risque, et qui fait du règne de l'opinion des doctes le principe d'une prudence docile où l'authenticité de la recherche s'émoussé avant de se tarir ?

[] L'extrême complexité des notions mises en jeu en notre domaine fait que nulle part ailleurs [] un esprit, à exposer son jugement, ne court plus totalement le risque de découvrir sa mesure.

Mais ceci devrait comporter la conséquence de faire notre propos premier, sinon unique, de l'affranchissement des théses par l'élucidation des principes.

La sélection sévère qui s'impose, en effet, ne saurait être remise aux ajournements indéfinis d'une copiaison vétilluse, mais à la fécondité de la production concrète et à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires.

Ceci n'implique de notre fait aucune

divergence. Bien au contraire, c'est avec étonnement que nous avons pu entendre au Congrès international de Londres où, pour avoir manqué aux formes, nous venions en demandeurs, une personnalité bien intentionnée à notre égard déplorer que nous ne puissions pas justifier notre sécession de quelque désaccord doctrinal. Est-ce à dire qu'une association qui se veut internationale, maintenir le principe d'un champ commun de notre expérience ?

Sans doute est-ce le secret de tout le monde, qu'il y a belle lurette qu'il n'en est plus ainsi et c'est sans aucun scandale qu'à l'impénétrable M. Zilboorg qui, mettant à part notre cas, insistait pour que nulle sécession ne fût admise qu'au tire d'un débat scientifique, le pénétrant M. Wälder put rétorquer qu'à soucier des principes où chacun de nous fonde son expérience, nos murs se dissoudraient bien vite dans la confusion de Babel.

Nous pensons, quant à nous que, si ce que nous apportons est nouveau, ce n'est point à nous d'en faire état, et il n'est point de notre goûts de nous en faire un mérite.

Dans une discipline qui n'est pas encore une science et où les notions de la théorie prennent une importance d'autant plus grande que, conservant l'ambiguïté de la langue vulgaire, elles profitent de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait même prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir à ce qu'on établit leur équivalence au langage d'une anthropologie nouvelle, voire au discours renouvelé de la philosophie, où souvent la psychanalyse ne ferait que reprendre son bien.

Plus urgente encore nous paraît la tâche de faire renaître des notions qui s'amortissent dans leur usage de routine, au sens qu'elles retrouvent tant dans un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs.

valorisation de la divergence. Bien au contraire, ce n'est pas sans surprise que nous avons pu entendre au Congrès international de Londres où, pour avoir manqué aux formes, nous venions en demandeurs, une personnalité bien intentionnée à notre égard déplorer que nous ne puissions pas justifier notre sécession de quelque désaccord doctrinal. Est-ce à dire qu'une association qui se veut internationale, ait une autre fin que de maintenir le principe de la communauté de notre expérience ?

Sans doute est-ce le secret de polichinelle, qu'il y a belle lurette qu'il n'en est plus ainsi et c'est sans aucun scandale qu'à l'impénétrable M. Zilboorg qui, mettant à part notre cas, insistait pour que nulle sécession ne fût admise qu'au tire d'un débat scientifique, le pénétrant M. Wälder put rétorquer qu'à confronter les principes où chacun de nous croit fonder son expérience, nos murs se disoudraient bien vite dans la confusion de Babel.

Nous pensons, quant à nous que, si nous innovons, ce n'est point à nous d'en faire état, et il n'est point de notre goûts de nous en faire un mérite.

Dans une discipline qui ne doit sa valeur scientifique qu'aux concepts théoriques que Freud a forgés dans le progrès de son expérience, mais qui, d'être encore mal critiquée et de conserver pour autant l'ambiguïté de la langue vulgaire, profite de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait [] prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir à ce qu'on établit leur équivalence au langage actuel de l'anthropologie [], voire aux derniers problèmes de la philosophie, où souvent la psychanalyse n'a qu'à reprendre son bien.

[] Urgente en tout cas nous paraît la tâche de dégager dans des notions qui s'amortissent dans un usage de routine, le sens qu'elles retrouvent tant d'un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs.

valorisation de la divergence. Bien au contraire, ce n'est pas sans surprise que nous avons pu entendre au Congrès international de Londres où, pour avoir manqué aux formes, nous venions en demandeurs, une personnalité bien intentionnée à notre égard déplorer que nous ne puissions pas justifier notre sécession de quelque désaccord doctrinal. Est-ce à dire qu'une association qui se veut internationale, ait une autre fin que de maintenir le principe de la communauté de notre expérience ?

Sans doute est-ce le secret de polichinelle, qu'il y a belle lurette qu'il n'en est plus ainsi et c'est sans aucun scandale qu'à l'impénétrable M. Zilboorg qui, mettant à part notre cas, insistait pour que nulle sécession ne fût admise qu'au tire d'un débat scientifique, le pénétrant M. Wälder put rétorquer qu'à confronter les principes où chacun de nous croit fonder son expérience, nos murs se disoudraient bien vite dans la confusion de Babel.

Nous pensons, quant à nous que, si nous innovons, ce n'est point à notre goûts de nous en faire un mérite.

Dans une discipline qui ne doit sa valeur scientifique qu'aux concepts théoriques que Freud a forgés dans le progrès de son expérience, mais qui, d'être encore mal critiquée et de conserver pour autant l'ambiguïté de la langue vulgaire, profite de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait [] prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir à ce qu'on établit leur équivalence au langage actuel de l'anthropologie [], voire aux derniers problèmes de la philosophie, où souvent la psychanalyse n'a qu'à reprendre son bien.

[] Urgente en tout cas nous paraît la tâche de dégager dans des notions qui s'amortissent dans un usage de routine, le sens qu'elles retrouvent tant d'un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs.

C'est là sans doute la fonction de l'enseignement, d'où toutes les autres dépendent et c'est celle où s'inscrit le mieux le prix de l'expérience.

Qu'on la néglige, et le sens s'oblitère d'une action qui ne tient ses effets que du sens, et les règles techniques des recettes doivent à l'expérience toute portée de connaissance et même tout critère de réalité. Car personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner corps à une action qu'il n'est pas loin de considérer lui-même comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique.

L'exergue, dont nous avons transporté l'ornement à cette préface, en est un assez joli exemple.

Pour conclure sur une métaphore, que penserions-nous d'une auto-école qui, non contente de prétendre au privilège singulier de délivrer le permis de conduire, s'imaginerait être en posture de contrôler la construction automobile ?

Cette métaphore vaut ce qu'elle vaut, mais elle vaut bien celles qui ont cours dans nos conventions les plus graves et qui pour avoir pris naissance dans notre discours aux idiots, n'ont même pas la saveur du canular d'initiés, mais n'en semblent pas moins recevoir valeur d'usage de leur caractère de pompeuse ineptie.

Cela commence par la comparaison que vous connaissez, du candidat, qui se laisse entraîner prématurément à la pratique, au chirurgien qui opérerait sans asepsie, et cela va à celle qui incite à pleurer sur ces malheureux étudiants que le conflit de leurs maîtres déchire comme des enfants dans le divorce de leurs parents.

Sans doute cette dernière née nous paraît s'inspirer du respect qui est dû à ceux qui ont subi en effet ce que nous appellerons, en modérant notre pensée, une pression à l'enseignement qui les a mis à rude épreuve, mais on peut aussi se demander à en entendre le tremolo dans la bouche des maîtres, si [] les limites de l'enfantillage n'auraient pas été sans préavis

C'est là sans doute la fonction de l'enseignant, d'où toutes les autres dépendent, et c'est celle où s'inscrit le mieux le prix de l'expérience.

Qu'on la néglige, et le sens s'oblitère d'une action qui ne tient ses effets que du sens, et les règles techniques [] à se réduire à des recettes, ôtent à l'expérience toute portée de connaissance et même tout critère de réalité.

Car personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin de considérer lui-même comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique.

L'exergue dont nous avons transporté l'ornement à cette préface, en est un assez joli exemple.

Aussi bien s'accorde-t-elle à une conception de la formation analytique qui serait celle d'une auto-école qui, non contente de prétendre au privilège singulier de délivrer le permis de conduire, s'imaginerait être en posture de contrôler la construction automobile ?

Cette comparaison vaut ce qu'elle vaut, mais elle vaut bien celles qui ont cours dans nos conventions les plus graves et qui pour avoir pris naissance dans notre discours aux idiots, n'ont même pas la saveur du canular d'initiés, mais n'en semblent pas moins recevoir valeur d'usage de leur caractère de pompeuse ineptie.

Cela commence à la comparaison que l'on connaît, du candidat qui se laisse entraîner prématurément à la pratique, au chirurgien qui opérerait sans asepsie, et cela va à celle qui incite à pleurer sur ces malheureux étudiants que le conflit de leurs maîtres déchire comme des enfants dans le divorce de leurs parents.

Sans doute cette dernière née nous paraît s'inspirer du respect qui est dû à ceux qui ont subi en effet ce que nous appellerons, en modérant notre pensée, une pression à l'enseignement qui les a mis à rude épreuve, mais on peut aussi se demander à en entendre le tremolo dans la bouche des maîtres, si [] les limites de l'enfantillage n'auraient pas été sans préavis

C'est là sans doute la fonction de l'enseignant, d'où toutes les autres dépendent, et c'est celle où s'inscrit le mieux le prix de l'expérience.

Qu'on la néglige, et le sens s'oblitère d'une action qui ne tient ses effets que du sens, et les règles techniques [] à se réduire à des recettes, ôtent à l'expérience toute portée de connaissance et même tout critère de réalité.

Car personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin de considérer lui-même comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique.

L'exergue dont nous avons transporté l'ornement à cette préface, en est un assez joli exemple.

Aussi bien s'accorde-t-elle à une conception de la formation analytique qui serait celle d'une auto-école qui, non contente de prétendre au privilège singulier de délivrer le permis de conduire, s'imaginerait être en posture de contrôler la construction automobile ?

Cette comparaison vaut ce qu'elle vaut, mais elle vaut bien celles qui ont cours dans nos conventions les plus graves et qui pour avoir pris naissance dans notre discours aux idiots, n'ont même pas la saveur du canular d'initiés, mais n'en semblent pas moins recevoir valeur d'usage de leur caractère de pompeuse ineptie.

Cela commence à la comparaison que l'on connaît, du candidat qui se laisse entraîner prématurément à la pratique, au chirurgien qui opérerait sans asepsie, et cela va à celle qui incite à pleurer sur ces malheureux étudiants que le conflit de leurs maîtres déchire comme des enfants dans le divorce de leurs parents.

Sans doute cette dernière née nous paraît s'inspirer du respect qui est dû à ceux qui ont subi en effet ce que nous appellerons, en modérant notre pensée, une pression à l'enseignement qui les a mis à rude épreuve, mais on peut aussi se demander à en entendre le tremolo dans la bouche des maîtres, si [] les limites de l'enfantillage n'auraient pas été sans préavis

être sans préavis reculées jusqu'à la niaiserie. Les vérités que ces clichés recouvrent, mèriraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifestera-t-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre phénoménologie : soit, pour nous en tenir au subjectif, à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être, pour rouvrir quelques fenêtres à la lumière de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme. Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif (1/1), la fonction de la hâte dans la précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole. Mais rien aussi qui n'y devienne contin- gençal quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

reculées jusqu'à la niaiserie. Les vérités que ces clichés recouvrent, mèriraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifestera-t-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre corporation : soit [] à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme. Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif (1/1), la fonction de la hâte dans la précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole. Mais rien aussi qui n'y devienne contin- gençal quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

reculées jusqu'à la niaiserie. Les vérités que ces clichés recouvrent, mèriraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifestera-t-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre corporation : soit à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme. Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif (1/1), la fonction de la hâte dans la précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole. Mais rien aussi qui n'y devienne contin- gençal quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

reculées jusqu'à la niaiserie. Les vérités que ces clichés recouvrent, mèriraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifestera-t-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre corporation : soit à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme. Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif (1/1), la fonction de la hâte dans la précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole. Mais rien aussi qui n'y devienne contin- gençal quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

Introduction

Nous allons déterminer cela pendant que nous sommes encore dans l'aphélie de notre matière car, lorsque nous arriverons au périphérie, la chaleur sera capable de nous la faire oublier. (Lichtenberg.)

«Flesh composed of suns. How can such be?»
exclaim the simple ones. (R. Browning, *Parleying with certain people.*)

Introduction

Nous allons déterminer cela pendant que nous sommes encore dans l'aphélie de notre matière car, lorsque nous arriverons au périphérie, la chaleur sera capable de nous la faire oublier. (Lichtenberg.)

«Flesh composed of suns. How can such be?»
exclaim the simple ones. (R. Browning, *Parleying with certain people.*)

Introduction

Nous allons déterminer cela pendant que nous sommes encore dans l'aphélie de notre matière car, lorsque nous arriverons au périphérie, la chaleur sera capable de nous la faire oublier. (Lichtenberg.)

«Flesh composed of suns. How can such be?»
exclaim the simple ones. (R. Browning, *Parleying with certain people.*)

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte — prométhéenne — de Freud a été une telle action ; son œuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humainement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë. La promotion en effet de la résistance de l'objet dans la théorie et de la technique, doit être elle-même soumise à la dialectique de l'analyse qui ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. A considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychique. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants, et du terrain favorable qu'offrait aux tentatives comme aux

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte — prométhéenne — de Freud a été une telle action ; son œuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humainement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë. La promotion en effet de la résistance de l'objet dans la théorie et de la technique, doit être elle-même soumise à la dialectique de l'analyse qui ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. A considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychique. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants, et du terrain favorable qu'offrait aux tentatives comme aux

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte — prométhéenne — de Freud a été une telle action ; son œuvre nous l'atteste ; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humainement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë. La promotion en effet de la résistance de l'objet dans la théorie et de la technique, doit être elle-même soumise à la dialectique de l'analyse qui ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. A considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychique. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants, et du terrain favorable qu'offrait aux tentatives comme aux

«Flesh composed of suns. How can such be?»
exclaim the simple ones. (R. Browning, *Parleying with certain people.*)

tentations des chercheurs l'approche des structures préverbales. C'est là aussi que sa culmination provoque maintenant un retour en posant le problème de la sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation.

B) Notion des relations libidinales d'objet qui, renouvelant l'idée du progrès de la cure, remanie sourdement sa conduite. La nouvelle perspective a pris ici son départ de l'extension de la méthode aux psychoses et de l'ouverture momentanée de la technique à des données de principe différent. La psychanalyse y débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité. Là aussi une réaction nette s'exerce en faveur d'un retour au pivot technique de la symbolisation.

C) Importance du contre-transfert et, relativement, de la formation du psychanalyste. Ici, l'accent est venu des embarras de la terminaison de la cure, qui rejoignent ceux du moment où la psychanalyse didactique s'achève dans l'introduction du candidat à la pratique. Et la même oscillation s'y remarque : d'une part, et non sans courage, on indique l'être de l'analyse comme élément non négligeable dans les effets de l'analyse et même à exposer dans sa conduite en fin de jeu ; on n'en promulgue pas moins énergiquement, d'autre part, qu'aucune solution ne peut venir que d'un approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient.

Ces trois problèmes ont un trait commun en dehors de l'activité de pionniers qu'ils manifestent sur trois frontières différentes avec la vitalité de l'expérience qui les supporte. C'est la tentation qui se présente à l'analyse d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. Le danger devient grand, s'il y abandonne en outre son langage au bénéfice de langages déjà institués et dont il connaît mal les compensations qu'ils offrent à l'ignorance.

A la vérité on aimerait en savoir plus sur

tentations des chercheurs l'approche des structures préverbales. C'est là aussi que sa culmination provoque maintenant un retour en posant le problème de la sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation.

B) Notion des relations libidinales d'objet qui, renouvelant l'idée du progrès de la cure, remanie sourdement sa conduite. La nouvelle perspective a pris ici son départ de l'extension de la méthode aux psychoses et de l'ouverture momentanée de la technique à des données de principe différent. La psychanalyse y débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité. Là aussi une réaction nette s'exerce en faveur d'un retour au pivot technique de la symbolisation.

C) Importance du contre-transfert et, relativement, de la formation du psychanalyste. Ici l'accent est venu des embarras de la terminaison de la cure, qui rejoignent ceux du moment où la psychanalyse didactique s'achève dans l'introduction du candidat à la pratique. Et la même oscillation s'y remarque : d'une part, et non sans courage, on indique l'être de l'analyse comme élément non négligeable dans les effets de l'analyse et même à exposer dans sa conduite en fin de jeu ; on n'en promulgue pas moins énergiquement, d'autre part, qu'aucune solution ne peut venir que d'un approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient.

Ces trois problèmes ont un trait commun en dehors de l'activité de pionniers qu'ils manifestent sur trois frontières différentes avec la vitalité de l'expérience qui les supporte. C'est la tentation qui se présente à l'analyse d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. Le danger devient grand, s'il y abandonne en outre son langage au bénéfice de langages déjà institués et dont il connaît mal les compensations qu'ils offrent à l'ignorance.

A la vérité on aimerait en savoir plus sur

les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte (1).

Les normes dont nos sages forment leur idée de la pleine réalisation de l'objet sont d'un niveau plutôt flottant et, à être exposées, laissent apparaître une médiocrité qui n'honore pas la profession.

Nul doute que ces effets — où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne caractérisé par des exploits dérisoires dans une situation d'égarement — ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctions de la parole.

Mais il semble que, depuis Freud, ce champ central de notre domaine soit tombé en friche. Observons combien lui-même se gardait d'empiéter sur les domaines voisins : ayant découvert les stades libidinaux de l'enfant dans l'analyse des adultes et l'intervenant chez le petit Hans que par le moyen de ses parents, — déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour cela que le texte-clé laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe spirituelle. [] Assumant par contre pour la dialectique de l'œuvre, comme pour la tradition de son sens, et dans toute sa hauteur, la position de la maîtrise.

Est-ce à dire que si la place du maître reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre ? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de constater ce qui se passe à cette place ?

Une technique s'y transmet, d'un style maussade, voire réticente en son opacité, et que toute aération critique semble affoler. A la vérité, prenant le tour d'un formalisme poussé jusqu'au cérémonial, et tant qu'on peut se demander si elle ne tombe pas sous le coup du même rapprochement avec la névrose obses-

les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte (2).

Les idées que nos sages se forment de la relation d'objet achevée sont d'une conception pluôt incertaine et, à être exposées, laissent apparaître une médiocrité qui n'honore pas la profession.

Nul doute que ces effets — où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'il illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement —, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctionnements de la parole.

Mais il semble que, depuis Freud, ce champ central de notre domaine soit tombé en friche. Observons combien lui-même se gardait de trop grandes excursions dans sa périphérie : ayant découvert les stades libidinaux de l'enfant dans l'analyse des adultes et l'intervenant chez le petit Hans que par le moyen de ses parents, — déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour cela que le texte-clé laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe spirituelle. Assumant par contre pour la dialectique de l'œuvre, comme pour la tradition de son sens, et dans toute sa hauteur, la position de la maîtrise.

Est-ce à dire que si la place du maître reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre ? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de constater ce qui se passe à cette place ?

Une technique s'y transmet, d'un style maussade, voire réticente en son opacité, et que toute aération critique semble affoler. A la vérité, prenant le tour d'un formalisme poussé jusqu'au cérémonial, et tant qu'on peut se demander si elle ne tombe pas sous le coup du même rapprochement avec la névrose obses-

les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte (2).

Les idées que nos sages se forment de la relation d'objet achevée sont d'une conception pluôt incertaine et, à être exposées, laissent apparaître une médiocrité qui n'honore pas la profession.

Nul doute que ces effets — où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'il illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement —, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctionnements de la parole.

Mais il semble que, depuis Freud, ce champ central de notre domaine soit tombé en friche. Observons combien lui-même se gardait de trop grandes excursions dans sa périphérie : ayant découvert les stades libidinaux de l'enfant dans l'analyse des adultes et l'intervenant chez le petit Hans que par le moyen de ses parents, — déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour cela que le texte-clé laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe spirituelle. Assumant par contre pour la dialectique de l'œuvre, comme pour la tradition de son sens, et dans toute sa hauteur, la position de la maîtrise.

Est-ce à dire que si la place du maître reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre ? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de constater ce qui se passe à cette place ?

Une technique s'y transmet, d'un style maussade, voire réticente en son opacité, et que toute aération critique semble affoler. A la vérité, prenant le tour d'un formalisme poussé jusqu'au cérémonial, et tant qu'on peut se demander si elle ne tombe pas sous le coup du même rapprochement avec la névrose obses-

sionnelle dont Freud a argué si lumineusement contre les formes religieuses.

L'analogie s'accentue à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir ; on y a souvent l'impression d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

La raison d'un tel procès mériterait d'être analysée dans son support réel : à savoir le corps social organisé des psychanalystes. Le caractère extrinsèque des justifications que les psychanalystes admettent et recherchent pour leur discipline pourraient nous mettre sur la voie du refoulement qui détermine leur position sociale. Les mécanismes d'isolation, voire d'annulation, par où ils de défendent contre la réalité sociologique qu'ils engendrent en certains pays, devraient être examinés en fonction de l'agressivité des intentions qu'ils représentent et qu'ils ne peuvent assumer faute de comprendre leur discipline dans sa vérité. Ici se retrouve ce facteur d'inertie constitutionnelle des institutions humaines, dont sous le nom de *faciteur c*, l'auteur de ces pages proposait de désigner la constante comme l'indice propre à une aire sociale donnée.

La peinture qu'il en a recueillie plus récemment des mœurs d'une des Sociétés psychanalytiques parmi les plus cossues du monde, de la bouche d'un observateur aussi bien placé pour en connaître que délibérément, vient à l'appui d'un tel propos. La condition de psychanalyste Y est vécue sous le mode d'un ambigu de citadelle sociale, quant au groupe et d'élection divine quant à l'individu, le ton régnant des entretiens à l'intérieur y étant soumis par le sentiment de la respectabilité de la fonction et fort distant de la mise en question de sa nature.

On évoque irrésistiblement ici la figure du pharisién qui n'est pas hors de propos dans un discours sur la parole. Le pharisién, en effet, a quant à la parole des difficultés spéciales, qui naissent de ce qu'en vérifié il n'est

sionnelle, à travers lequel Freud a visé de façon si convaincante l'usage, sinon la genèse, des riles religieux.

L'analogie s'accentue à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de celle déliction du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte. Parler en effet de la perte du sens de l'action analytique, est aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu. Mais l'on sait qu'en l'absence de celle reconnaissance, l'action ne peut être ressentie que comme agressive au niveau où elle se place, et qu'en l'absence des «résistances» sociales où le groupe analytique trouvait à se rassurer, les limites de sa tolérance à sa propre activité, maintenant «recue» sinon admise, ne dépendent plus que du taux numérique ou se mesure sa présence à l'échelle sociale.

Ces principes suffisent à répartir les conditions symboliques, imaginaires et réelles qui détermineront les défenses, — isolation, annulation, dénégation et généralement méconnaissance —, que nous pouvons reconnaître dans la doctrine.

Dès lors si l'on mesure à sa masse l'importance que le groupe américain a pour le mouvement analytique, on appréciera à leur poids les conditions qui s'y rencontrent. Dans l'ordre symbolique d'abord, on ne peut négliger l'importance de ce facteur *c* dont nous tusions état au Congrès de Psychiatrie de 1950, comme d'une constante caractéristique d'un milieu culturel donné : condition ici de l'anhistoricisme où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la «communication» aux U.S.A., et qui à notre sens, est aux antipodes de l'expérience analytique. A quoi s'ajoute une forme mentale très autochtone qui

façon si convaincante l'usage, sinon la genèse, des riles religieux.. L'analogie s'accentue à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de celle déliction du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte. Parler en effet de la perte du sens de

l'action analytique, est aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu. Mais l'on sait qu'en l'absence de celle reconnaissance, l'action ne peut être ressentie que comme agressive au niveau où elle se place, et qu'en l'absence des «résistances» sociales où le groupe analytique trouvait à se rassurer, les limites de sa tolérance à sa propre activité, maintenant «recue» sinon admise, ne dépendent plus que du taux numérique ou se mesure sa présence à l'échelle sociale.

Ces principes suffisent à répartir les conditions symboliques, imaginaires et réelles qui détermineront les défenses, — isolation, annulation, dénégation et généralement méconnaissance —, que nous pouvons reconnaître dans la doctrine.

Dès lors si l'on mesure à sa masse l'importance que le groupe américain a pour le mouvement analytique, on appréciera à leur poids les conditions qui s'y rencontrent. Dans l'ordre symbolique d'abord, on ne peut négliger l'importance de ce facteur *c* dont nous tusions état au Congrès de Psychiatrie de 1950, comme d'une constante caractéristique d'un milieu culturel donné : condition ici de l'anhistoricisme où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la «communication» aux U.S.A., et qui à notre sens, est aux antipodes de l'expérience analytique. A quoi s'ajoute une forme mentale très autochtone qui

qu'un bouquinier. Dès lors, ceux qui ne sont pas de la boutique ne méritent pas qu'on leur parle et avec ceux qui en sont, *he doesn't talk shop*, il ne parle pas boutique. Ces dispositions sont peu favorables à l'art que les problèmes présents de la psychanalyse exigeraient de ses maîtres car l'incommuniquabilité des mous ne va pas de pair avec le ton de l'enseignement. On s'en aperçoit de reste.

sous le nom de behaviourisme, domine telle-méritant la notion psychologique en Amérique, qu'il est clair qu'elle a désormais tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne.

Pour les deux autres ordres, nous laissons aux intéressés le soin d'apprécier ce que les mécanismes manifestes dans la vie des sociétés psychanalytiques doivent respectivement aux relations de presstance à l'intérieur du groupe et aux effets ressentis de leur libre entreprise sur l'ensemble du corps social, ainsi que le crédit qu'il faut faire à la notion soulignée par un de leurs représentants les plus lucides, de la convergence qui s'exerce entre l'étrançage d'un groupe ou domine l'immigrant, et la dislocation ou l'autre la fonction qu'appellent les conditions sus-indiquées de la culture.

Il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'enourage social, la recherche des pattern de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des *human relations*, et c'est bien une position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de *human engineering*. C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention même doive se effacer.

Nous n'avons pas à prendre parti sur le formalisme et l'esprit de boutique, dont les documents officiels du groupe lui-même font état pour les dénoncer. Le pharisaïsme et le boutiquier ne nous intéressent que pour leur essence commune, source des difficultés qu'ils ont l'un et l'autre avec la parole, et spécialement quand il s'agit du *talking shop*, de parler métier.

C'est que l'incommunicabilité des motifs, si elle peut soutenir un magistère, ne va pas de pair avec la maîtrise, cela du moins qu'exige un enseignement. On s'en est aperçu du reste, les mêmes causes ayant mêmes effets.

sous le nom de behaviourisme, domine telle-méritant la notion psychologique en Amérique, qu'il est clair qu'elle a désormais tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne.

Pour les deux autres ordres, nous laissons aux intéressés le soin d'apprécier ce que les mécanismes manifestes dans la vie des sociétés psychanalytiques doivent respectivement aux relations de presstance à l'intérieur du groupe, et aux effets ressentis de leur libre entreprise sur l'ensemble du corps social, ainsi que le crédit qu'il faut faire à la notion soulignée par un de leurs représentants les plus lucides, de la convergence qui s'exerce entre l'étrançage d'un groupe ou domine l'immigrant, et la dislocation où l'autre la fonction qu'appellent les conditions sus-indiquées de la culture.

Il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'enourage social, la recherche des pattern de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des *human relations*, et c'est bien une position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de *human engineering*.

C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention même doive se effacer.

Nous n'avons pas à prendre parti sur le formalisme et l'esprit de boutique, dont les documents officiels du groupe lui-même font état pour les dénoncer. Le pharisaïsme et le boutiquier ne nous intéressent que pour leur essence commune, source des difficultés qu'ils ont l'un et l'autre avec la parole, et spécialement quand il s'agit du *talking shop*, de parler métier.

C'est que l'incommunicabilité des motifs, si elle peut soutenir un magistère, ne va pas de pair avec la maîtrise, cela du moins qu'exige un enseignement. On s'en est aperçu du reste, les mêmes causes ayant mêmes effets.

C'est pourquoi la recommandation de la technique traditionnelle que font entendre les meilleures voix au retour des épreuves faites aux champs-frontières de l'expérience analytique, n'est pas sans rencontrer une équivoque ; et qui se marque bien par l'usage opposé des qualifications de *classique* et d'*orthodoxe*, pour désigner celle technique. Elles se distinguent, en effet, comme la forme et le sens.

Nous pensons que la technique ne peut être comprise ni donc correctement appliquée si l'on méconnaît, dans son enseignement comme dans son exercice, cette vérification fondamentale : que l'expérience de la psychanalyse est fonction de la parole, que son objet se détermine dans le champ du langage, que la vérifié qu'elle vise est dialectique. À chercher ailleurs les principes de son efficacité, de son objectivité, de sa vérifié, elle ne se fera pas plus expérimentale. Il ne faut pas confondre expérience et expérimentation, comme c'est le propre d'une sorte de travail que la saison ramène, en notre souvenir et qui, n'était l'absence de l'humour, mériterait les suffrages d'un jury de pataphysique.

C'est pourquoi l'attachement indéfendablement réaffirme par maints auteurs pour la technique traditionnelle après bilan des épreuves faites aux champs-frontières plus haut énumérées, ne va pas sans équivoque : elle se mesure à la substitution du terme de *classique* à celui à celui d'*orthodoxe* pour qualifier cette technique. On se rattaché à la bienséance, faute de savoir sur la doctrine rien dire.

Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole.

<Point où nous notons que pour manier aucun concept freudien, la lecture de Freud ne saurait être tenue pour superflue, fût-ce pour ceux qui sont homonymes à des notions courantes. Comme le démontre la mésaventure que la saison ramène à notre souvenir d'une théorie des instincts, revue de Freud par un auteur peu éveillé à la pari, dite par Freud expressément mythique, qu'elle contient. Manifestement il ne saurait l'être puisqu'il l'aborde par l'ouvrage de Marie Bonaparte,

C'est pourquoi l'attachement indéfendablement réaffirme du même bord pour la technique traditionnelle après bilan des épreuves faites aux champs-frontières plus haut énumérées, ne va pas sans équivoque : elle se mesure à la substitution du terme de *classique* à celui d'*orthodoxe* pour qualifier cette technique. On se rattaché à la bienséance, faute de savoir sur la doctrine rien dire.

Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole.

Point où nous notons que pour manier aucun concept freudien, la lecture de Freud ne saurait être tenue pour superflue, fût-ce pour ceux qui sont homonymes à des notions courantes. Comme le démontre la mésaventure que la saison ramène à notre souvenir d'une théorie des instincts, revue de Freud par un auteur peu éveillé à la pari, dite par Freud expressément mythique, qu'elle contient. Manifestement il ne saurait l'être puisqu'il l'aborde par l'ouvrage de Marie Bonaparte,

qu'il cite, tenu sans cesse pour équivalent au texte freudien et & sans que rien n'en avertisse le lecteur, se fiant peut-être, non sans raison, au bon goût de celui-ci pour ne pas les confondre, mais n'en plouvant pas moins qu'il ne voit goutte au vrai niveau de la seconde main. Moyennant quoi de réductions en deductions, et d'inductions en hypothèses, l'auteur conclut par la stricte taulologie de ses prémisses fausses : à savoir que les instincs dont il s'agit sont réductibles à l'arc réflexe. Telle la pile d'assiettes dont l'écroulement se distille dans l'exhibition classique, pour ne laisser entre les mains de l'artiste que deux morceaux dépareillés par le fracas, la construction complexe qui va de la découverte des migrations de la libido dans les zones érogènes au passage métapsychologique d'un principe de plaisir généralisé à l'instinct de mort, devient le binô-

mort, devient le binôme d'un instinct érotique | me d'un instinct érotique passif modelé sur passif modelé sur l'activité des chercheuses de l'activité des chercheuses de poux, chères au poète, et d'un instinct destructeur, simplement identifié à la moricité. Résultat qui mérite une mention très honorable pour l'art, volontaire ou non, de pousser à la rigueur les conséquences d'un malentendu. >

I. Parole vide et parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet.

I. Parole vide et parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet.

« Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caule. »

(*L'Internelle consolacion*, XLVe Chapitre : qu'on ne doit pas chascun croire et du legier trebuchement de paroles).

«Cause toujours.»
(Devisé de la pensée causaliste.)

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse. Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'avou, il faut bien qu'il lui en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi vacilleront les appels de besoins plus humbles. Mais d'abord

I. Parole vide et parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet.

« Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caule. »

(*L'Internelle consolacion*, XLVe Chapitre : qu'on ne doit pas chascun croire et du legier trebuchement de paroles).

«Cause toujours.»
(Devisé de la pensée causaliste).

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse. Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'avou, il faut bien qu'il lui en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi vacilleront les

« Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caule. »

«Cause toujours.»
(Devisé de la pensée causaliste).

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse. Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'avou, il faut bien qu'il lui en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi vacilleront les

I. Parole vide et parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet.

« Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caule. »

«Cause toujours.»
(Devisé de la pensée causaliste).

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse. Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'avou, il faut bien qu'il lui en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi vacilleront les

et d'emblee appel propre du vide, dans la bén-
ce ambiguë d'une seduction tenue sur l'autre
par les moyens où le sujet met sa complaisance
et où il va engager le monument de son narcis-
sisme.

« La voilà bien, l'introspection ! » s'excla-
me l'homme qui en sait long sur ses dangers. Il
n'est pas certes le dernier à en avoir goulé les
charmes, avant d'en avoir éprouvé le profit.
Dommage qu'il n'ait plus de temps à y perdre.
Car vous [en] entendriez de belles et de pro-
fondes, s'il venait sur votre divan.

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce
personnage est une des premières rencontres
de son expérience, fasse encore état de l'intros-
pection dans la psychanalyse. Car si cet
homme tient sa gageure, il voit s'évanouir ces
belles choses qu'il avait en réserve et, s'il
s'oblige à les retrouver, elles s'avèrent pluîtôt
courtes, mais d'autres se présentent assez inat-
tendues pour lui paraître des solitudes et le
rendre coi un bon moment, comme tout un
chacun.

Il saisit alors la différence entre le mirage
de monologue dont les fanfaises accommo-
dantes animaient sa jactance et le travail forcé
de ce discours sans échappatoire que le psy-
chologue, non sans humour, et le thérapeute
non sans ruse, ont décoré du nom de « libre
association ».

Car c'est bien là un travail, et tant un tra-
vail qu'on a pu dire qu'il exige un apprenissa-
ge, et aller jusqu'à voir dans cet apprenissage
la valeur formatrice de ce travail. Mais à le
prendre ainsi, que formerait-il d'autre qu'un
ouvrier qualifié ?

Dès lors, qu'en est-il de ce travail ? Exa-
minons ses conditions, son fruit, dans l'espoir
d'y voir mieux son but et son profit.
On a reconnu au passage la pertinence du
terme *durcharbeitien*, auquel équivaut l'anglais
working through, et qui chez nous a désespérément
progressé, encore que s'offrit à eux
l'exercice d'épuisement à jamais marqué en
notre langue de la frappe d'un maître du style :

« Cent fois sur le métier, remettez... », mais
comment < ouvrage > progresse-t-il ici ?

et d'emblee appel propre du vide, dans la bén-
ce ambiguë d'une seduction tenue sur l'autre
par les moyens où le sujet met sa complaisance
et où il va engager le monument de son narcis-
sisme.

« La voilà bien, l'introspection ! » s'excla-
me le prud'homme qui en sait long sur ses dan-
gers. Il n'est certes pas, avoue-t-il, le dernier à
en avoir goûté les charmes, s'il en a éprouvé le
profit. Dommage qu'il n'ait plus de temps à []
perdre. Car vous en entendriez de belles et de
profondes, s'il venait sur votre divan.

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce
personnage est une des premières rencontres
de son expérience, fasse encore état de l'intros-
pection dans la psychanalyse. Car si ceci
peut dans la psychanalyse. Car si cet
homme tient sa gageure, il voit s'évanouir ces
belles choses qu'il avait en réserve et, s'il
s'oblige à les retrouver, elles s'avèrent pluîtôt
courtes, mais d'autres se présentent assez inat-
tendues pour lui paraître des solitudes et le
rendre coi un bon moment, comme tout un
chacun.

Il saisit alors la différence entre le mirage
de monologue dont les fanfaises accommo-
dantes animaient sa jactance et le travail forcé
de ce discours sans échappatoire que le psy-
chologue, non sans humour, et le thérapeute
non sans ruse, ont décoré du nom de « libre
association ».

Car c'est bien là un travail, et tant un tra-
vail qu'on a pu dire qu'il exige un apprenissa-
ge, et aller jusqu'à voir dans cet apprenissage
la valeur formatrice de ce travail. Mais à le
prendre ainsi, que formerait-il d'autre qu'un
ouvrier qualifié ?

Dès lors, qu'en est-il de ce travail ? Exa-
minons ses conditions, son fruit, dans l'espoir
d'y voir mieux son but et son profit.
On a reconnu au passage la pertinence du
terme *durcharbeitien*, auquel équivaut l'anglais
working through, et qui chez nous a désespérément
progressé, encore que s'offrit à eux
l'exercice d'épuisement à jamais marqué en
notre langue de la frappe d'un maître du style :

« Cent fois sur le métier, remettez... », mais
comment < ouvrage > progresse-t-il ici ?

« La voilà bien, l'introspection ! » s'excla-
me l'homme qui en sait long sur ses dangers. Il
n'est pas certes le dernier à en avoir goulé les
charmes, avant d'en avoir éprouvé le profit.
Dommage qu'il n'ait plus de temps à y perdre.
Car vous en entendriez de belles et de pro-
fondes, s'il venait sur votre divan.

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce
personnage est une des premières rencontres
de son expérience, fasse encore état de l'intros-
pection dans la psychanalyse. Car si ceci
peut dans la psychanalyse. Car si cet
homme tient sa gageure, il voit s'évanouir ces
belles choses qu'il avait en réserve et, s'il
s'oblige à les retrouver, elles s'avèrent pluîtôt
courtes, mais d'autres se présentent assez inat-
tendues pour lui paraître des solitudes et le
rendre coi un bon moment, comme tout un
chacun.

Il saisit alors la différence entre le mirage
de monologue dont les fanfaises accommo-
dantes animaient sa jactance et le travail forcé
de ce discours sans échappatoire que le psy-
chologue, non sans humour, et le thérapeute
non sans ruse, ont décoré du nom de « libre
association ».

Car c'est bien là un travail, et tant un tra-
vail qu'on a pu dire qu'il exige un apprenissa-
ge, et aller jusqu'à voir dans cet apprenissage
la valeur formatrice de ce travail. Mais à le
prendre ainsi, que formerait-il d'autre qu'un
ouvrier qualifié ?

« Cent fois sur le métier, remettez... », mais
comment < ouvrage > progresse-t-il ici ?

Ici la théorie nous rappelle la triade : frustration, agressivité, régression. C'est une explication d'aspect si compréhensible qu'elle nous dispense de comprendre. Mais il faut soumettre les évidences à révision quand elles sont devenues idées reçues. L'intuition est prestie ; mais quand la dialectique surprend ses escamotages, il convient de ne pas se payer du moi tabou d'affectivité. Recours de l'impuissance intellectuelle dont l'invention de ce mot et l'accension péjorative qui, avec le verbe *intellectualiser*, dont l'acception péjorative fait de cette incapacité mérite, resteront dans l'histoire de la langue le stigma des noires obscurités de la langue les stigmates de notre obfuscation en matière de psychologie.

Demandons-nous plutôt d'où vient cette frustration ? Est-ce du silence de l'analyse ? Une réponse, même et surtout approbatrice, à la parole vide montre souvent par ses effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet ? Ce discours ne l'engage-t-il pas dans une dépossession toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères de peinture qui laissent se dissiper son image, d'étagères dénégatrices qui n'auteignent pas à dégager son essence, d'étai et de défenses qui l'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui s'épuisent à l'animé de son souffle, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été qu'une œuvre imaginaire et que celle œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruction pour un autre, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire comme une autre, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée par un autre.

Cet *ego*, dont nos théoriciens définissent maintenant la force par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence (3/6). Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné et qui, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance. Frustration au second degré, donc, et telle que sujet la ramènerait-il jusqu'aux limites où le

[] La théorie nous rappelle la triade : frustration, agressivité, régression. C'est une explication d'aspect si compréhensible qu'elle pourrait bien nous dispenser de comprendre. L'intuition est prestie, mais une évidence doit nous être d'autant plus suspecte qu'elle est devenue idée reçue. Que l'analyse vienne à surprendre sa faiblesse, il conviendra de ne pas se payer du recours à l'affectivité. Moi-tabou de l'incapacité dialectique qui, avec le verbe *intellectualiser*, dont l'acception péjorative fait de cette incapacité mérite, resteront dans l'histoire de la langue les stigmates de notre obfuscation à l'endroit du sujet. (4).

Demandons-nous plutôt d'où vient cette frustration ? Est-ce du silence de l'analyse ? Une réponse, même et surtout approbatrice, à la parole vide montre souvent par ses effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet ? Le sujet ne s'y engage-t-il pas dans une déposition toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères qui en laissent pas moins incohérente l'idée, de rectifications qui n'atteignent pas à dégager son essence, d'étai et de défenses qui n'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui s'épuisent à l'animé de son souffle, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été qu'une œuvre imaginaire et que celle œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruction pour un autre, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire comme une autre, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée par un autre.

Cet *ego*, dont nos théoriciens définissent maintenant la force par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence (6). Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné et qui, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance. Frustration au second degré, donc, et telle que sujet la ramènerait-il la forme en son dis-

tion, agressivité, régression. C'est une explication d'aspect si compréhensible qu'elle pourrait bien nous dispenser de comprendre. L'intuition est prestie, mais une évidence doit nous être d'autant plus suspecte qu'elle est devenue idée reçue. Que l'analyse vienne à surprendre sa faiblesse, il conviendra de ne pas se payer du recours à l'affectivité. Moi-tabou de l'incapacité dialectique qui, avec le verbe *intellectualiser*, dont l'acception péjorative fait de cette incapacité mérite, resteront dans l'histoire de la langue les stigmates de notre obfuscation à l'endroit du sujet. (4).

Demandons-nous plutôt d'où vient cette frustration ? Est-ce du silence de l'analyse ? Une réponse, même et surtout approbatrice, à la parole vide montre souvent par ses effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet ? Le sujet ne s'y engage-t-il pas dans une déposition toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères qui en laissent pas moins incohérente l'idée, de rectifications qui n'atteignent pas à dégager son essence, d'étai et de défenses qui n'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui s'épuisent à l'animé de son souffle, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été qu'une œuvre imaginaire et que celle œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruction pour un autre, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire comme une autre, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée par un autre.

Cet *ego*, dont nos théoriciens définissent maintenant la force par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence (6). Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné et qui, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance. Frustration au second degré, donc, et telle que sujet la ramènerait-il la forme en son dis-

discours retrouve l'image passivante par où le cours jusqu'à l'image passivante par où le sujet se fait objet dans la parade qu'il miroir, il ne saurait s'en satisfaire puisqu'à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la lourissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître. C'est pourquoi il n'y a pas de réponse adéquate à ce discours, car le sujet tiendra comme de mépris toute parole qui s'engagera dans sa méprise.

L'agressivité que le sujet éprouvera ici n'a rien à faire avec l'agressivité animale du désir frustré. Cette référence dont on se contente, en masque une autre moins agréable pour tous et pour chacun : l'agressivité de l'esclave qui répond à la frustration de son travail par un désir de mort.

On conçoit dès lors comment cette agressivité peut répondre à toute intervention qui dénonçant les intentions imaginaires du discours, démonte l'objet que le sujet a construit pour les satisfaire. C'est ce qu'on appelle en effet l'analyse des résistances, dont apparaît aussiôt le dangereux versant. Il est déjà signalé par l'existence du naïf qui n'a jamais vu se manifester que la signification aggressive des fantasmes de ses sujets <4/7>.

C'est le même qui, n'hésitant pas à plaire pour une analyse « causaliste » qui viserait à transformer le sujet dans son présent par des explications savantes de son passé, trahit assez jusque dans son ton [, l'angoisse qu'il veut s'épargner d'avoir à penser que la liberté de son patient soit suspendue à celle de son intervention. Que le biais ou il se résout puisse être à quelque moment bénéfique pour le sujet, ceci n'a pas d'autre portée qu'une plaisanterie stimulante et ne nous retiendra pas plus longtemps.

Nous visons plutôt ce « *hic et nunc* où certains croient devoir enclore la manoeuvre de l'analyse. Il peut être utile en effet, pourvu que l'intention imaginaire que l'analyste y découvre, ne soit pas détachée par lui de la relation symbolique où elle s'exprime. Rien ne doit y être lu concernant le *moi* du sujet, qui ne puisse être réassumé par lui sous la forme du «*je*», soit en première personne.

discours jusqu'à l'image passivante par où le sujet se fait objet dans la parade qu'il miroir, il ne saurait s'en satisfaire puisqu'à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la lourissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître. C'est pourquoi il n'y a pas de réponse adéquate à ce discours, car le sujet tiendra comme de mépris toute parole qui s'engagera dans sa méprise.

L'agressivité que le sujet éprouvera ici n'a rien à faire avec l'agressivité animale du désir frustré. Cette référence dont on se contente, en masque une autre moins agréable pour tous et pour chacun : l'agressivité de l'esclave qui répond à la frustration de son travail par un désir de mort.

On conçoit dès lors comment cette agressivité peut répondre à toute intervention qui dénonçant les intentions imaginaires du discours, démonte l'objet que le sujet a construit pour les satisfaire. C'est ce qu'on appelle en effet l'analyse des résistances, dont apparaît aussiôt le dangereux versant. Il est déjà signalé par l'existence du naïf qui n'a jamais vu se manifester que la signification aggressive des fantasmes de ses sujets <4/7>.

C'est le même qui, n'hésitant pas à plaire pour une analyse « causaliste » qui viserait à transformer le sujet dans son présent par des explications savantes de son passé, trahit assez jusque dans son ton [, l'angoisse qu'il veut s'épargner d'avoir à penser que la liberté de son patient soit suspendue à celle de son intervention. Que le biais ou il se résout puisse être à quelque moment bénéfique pour le sujet, ceci n'a pas d'autre portée qu'une plaisanterie stimulante et ne nous retiendra pas plus longtemps.

Visons plutôt ce *hic et nunc* où certains croient devoir enclore la manoeuvre de l'analyse. Il peut être utile en effet, pourvu que l'intention imaginaire que l'analyste y découvre, ne soit pas détachée par lui de la relation symbolique où elle s'exprime. Rien ne doit y être lu concernant le *moi* du sujet, qui ne puisse être réassumé par lui sous la forme du «*je*», soit en première personne.

« Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être » ; si telle n'était pas la pointe permanente de l'assumption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ?

L'analyse dès lors ne saurait traquer sans danger le sujet dans l'intimité de son geste, voire de sa statique, sauf à les réintégrer comme parties muettes dans son discours narratif, et ceci a été noté de façon fort sensible, même par de jeunes praticiens.

Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa captivation, non moins imaginaire dans une objectivation, non moins imaginaire que devant, de sa statique, voire de sa statue, dans un statut renouvelé de son aliénation.

Tout au contraire l'art de l'analyse doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consument les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution.

Quelque vide en effet qu'apparaîsse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main «en silence». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessére.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage.

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le thème significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration

« Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être » ; si telle n'était pas la pointe permanente de l'assumption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ?

L'analyse dès lors ne saurait traquer sans danger le sujet dans l'intimité de son geste, voire de sa statique, sauf à les réintégrer comme parties muettes dans son discours narratif, et ceci a été noté de façon fort sensible, même par de jeunes praticiens.

Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa captivation, non moins imaginaire dans une objectivation, non moins imaginaire que devant, de sa statique, voire de sa statue, dans un statut renouvelé de son aliénation.

Tout au contraire l'art de l'analyse doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consument les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution.

Quelque vide en effet qu'apparaîsse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main «en silence». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessére.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage.

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le thème significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration

« Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être » ; si telle n'était pas la pointe permanente de l'assumption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ?

L'analyse dès lors ne saurait traquer sans danger le sujet dans l'intimité de son geste, voire de sa statique, sauf à les réintégrer comme parties muettes dans son discours narratif, et ceci a été noté de façon fort sensible, même par de jeunes praticiens.

Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa captivation, non moins imaginaire dans une objectivation, non moins imaginaire que devant, de sa statique, voire de sa statue, dans un statut renouvelé de son aliénation.

Tout au contraire l'art de l'analyse doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consument les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution.

Quelque vide en effet qu'apparaîsse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main «en silence». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessére.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ; même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage.

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le thème significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration

déclaration fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il auquel il supplée.

Ainsi c'est une ponctuation heureuse, qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments conclusifs. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre extrinsèque pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un *ego* à chaque étape de la décomposition de sa structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle ; elle ne se manifeste même dans le langage que par des inflexions, des tourments, des «trébuchements si légers» qu'ils ne sauraient à l'extrême dépasser l'artifice du parler «*babyish*» chez l'adulte. Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalytic.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un préétabli contact éprouvé de la réalité du sujet. Cette tarte à la crème de la psychologie intuitionniste, voire phénoménologique, a pris dans l'usage contemporain une extension bien symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent. Mais sa valeur obsessionnelle devient flagrante à être promue dans une relation qui, par ses règles mêmes, exclut tout contact réel.

Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours implique de dons impénétrables, ne trouveront pas mieux pour en rabâture qu'à se référer au succès des conurés mêmes qu'ils subissent. Du point de vue du contact avec le réel, la possibilité même de ces conurés deviendrait un problème. Bien au contraire, le conuréleur y manifeste une seconde vue, c'est le cas de le

fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée.

Ainsi c'est une ponctuation heureuse, qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments conclusifs. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre rouillé pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un *ego* à chaque étape de la décomposition de sa structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle ; elle ne se manifeste même dans le langage que par des inflexions, des tourments, des «trébuchements si légers» qu'ils ne sauraient à l'extrême dépasser l'artifice du parler «*babyish*» chez l'adulte. Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalytic.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un préétabli contact éprouvé de la réalité du sujet. Cette tarte à la crème de la psychologie intuitionniste, voire phénoménologique, a pris dans l'usage contemporain une extension bien symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent. Mais sa valeur obsessionnelle devient flagrante à être promue dans une relation qui, par ses règles mêmes, exclut tout contact réel.

Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours implique de dons impénétrables, ne trouveront pas mieux pour en rabâture qu'à se référer au succès des conurés mêmes qu'ils subissent.

Du point de vue du contact avec le réel, la possi-

fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée. Ainsi c'est une ponctuation heureuse, qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments conclusifs. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre rouillé pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un *ego* à chaque étape de la décomposition de sa structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle ; elle ne se manifeste même dans le langage que par des inflexions, des tourments, des «trébuchements si légers» qu'ils ne sauraient à l'extrême dépasser l'artifice du parler «*babyish*» chez l'adulte. Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalytic.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un préétabli contact éprouvé de la réalité du sujet. Cette tarte à la crème de la psychologie intuitionniste, voire phénoménologique, a pris dans l'usage contemporain une extension bien symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent. Mais sa valeur obsessionnelle devient flagrante à être promue dans une relation qui, par ses règles mêmes, exclut tout contact réel.

Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours

implique de dons impénétrables, ne trouveront pas mieux pour en rabâture qu'à se référer au succès des conurés mêmes qu'ils subissent.

Du point de vue du contact avec le réel, la possi-

bilité même de ces conurés deviendrait un problème. Bien au contraire, le conuréleur y manifeste une seconde vue, c'est le cas de le

C'est tout simplement que le contrôle y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute la situation met d'emblée le contrôleur une siéreographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôle pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qui implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de *super-vision*), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyse diffuse, voire distraite, de l'analyticité diffuse, voire distraite, de l'analyticité très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au-delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne la jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin.

Le seul objet qui soit à la portée de l'analyticité, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Evangile, montre qu'il est normal d'en faire : des oreilles pour *ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe

dire, qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y monre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incomunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques.

La raison de cette énigme est que le contrôle y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute la situation met d'emblée le contrôleur une siéreographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qui implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de *super-vision*), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyticité diffuse, voire distraite, de l'analyticité très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au-delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne la jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin.

Le seul objet qui soit à la portée de l'analyticité, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Evangile, montre qu'il est normal d'en faire : des oreilles pour *ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe

dire, qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y monre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incomunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques.

La raison de cette énigme est que le contrôle y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute la situation met d'emblée le contrôleur une siéreographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qui implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de *super-vision*), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyticité diffuse, voire distraite, de l'analyticité très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au-delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne la jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin.

Le seul objet qui soit à la portée de l'analyticité, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Evangile, montre qu'il est normal d'en faire : des oreilles pour *ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe

de l'inconscient par l'inconscient. Nous dirons ce qu'il faut penser de celle prétendue communication.

Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelque'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assumption de son désir. Nous y avons montré la source de la dépréciation croissante dont la parole a été l'objet dans la théorie et la technique, et il nous a fallu soulever par degrés, telle une pesante roue de moulin renversée sur elle, ce qui ne peut servir que de volant au mouvement de l'analyse : à savoir les facteurs psycho-physiologiques individuels qui, en réalité, restent exclus de sa dialectique. Donner pour but à l'analyse d'en modifier l'inertie propre, c'est se condamner à la fiction du mouvement, où une certaine tendance de la technique semble en effet se satisfaire.

Si nous portons maintenant notre regard à l'autre extrême de l'expérience psychanalytique — dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure —, nous trouverons à opposer à l'analyse du *hic et nunc* la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intrasubjectivité obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine.

Exammons la relation qu'elle constitue.

Souvenons-nous que la méthode instaurée par Breuer et par Freud fut, peu après sa naissance, baptisée par l'une des patientes de Breuer, Anna O., du nom de «*talking cure*». Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique qui les mena à la découverte de l'événement pathogène dit traumatisque.

Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que sa mise en paroles (dans les «stones» de la malade) en déterminait la levée de l'autre. Ici le terme de prise de conscience emprunté à la théorie psychologique qu'on a aussiitôt donnée du fait,

de l'inconscient par l'inconscient. Nous dirons ce qu'il faut penser de celle prétendue communication.

Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assumption de son désir. Nous y avons montré la source de la dépréciation croissante dont la parole a été l'objet dans la théorie et la technique, et il nous a fallu soulever par degrés, telle une pesante roue de moulin renversée sur elle, ce qui ne peut servir que de volant au mouvement de l'analyse : à savoir les facteurs psycho-physiologiques individuels qui, en réalité, restent exclus de sa dialectique. Donner pour but à l'analyse d'en modifier l'inertie propre, c'est se condamner à la fiction du mouvement, où une certaine tendance de la technique semble en effet se satisfaire.

Si nous portons maintenant notre regard

à l'autre extrême de l'expérience psychanalytique — dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure — nous trouverons à opposer à l'analyse du *hic et nunc* la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intrasubjectivité obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine.

Exammons la relation qu'elle constitue.

Souvenons-nous que la méthode instaurée par Breuer et par Freud fut, peu après sa naissance, baptisée par l'une des patientes de Breuer, Anna O., du nom de «*talking cure*». Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique qui les mena à la découverte de l'événement pathogène dit traumatisique.

Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que sa mise en paroles de l'un (dans les «stones» de la malade) [] déterminait la levée de l'autre. Ici le terme de prise de conscience emprunté à la théorie psychologique qu'on a aussitôt donnée du fait,

prestige qui mérite la méfiance que nous tenons pour de bonne règle à l'endroit des explications qui font office d'évidences. Les préjugés psychologiques de l'époque s'opposaient à ce qu'on reconnaît dans la verbalisation comme telle une autre réalité que son *flaus vocis*. Il reste que dans l'état hypnotique elle est dissociée de la prise de conscience et que ceci suffirait à faire réviser cette conception de ses effets.

Mais comment les vaillants de l'*Aufhebung* behaviouriste ne donnent-ils pas ici l'exemple, pour dire qu'ils n'ont pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit. Il a seulement raconté l'événement. Nous dirons, quant à nous, qu'il l'a verbalisé, ou pour développer ce terme dont les résonances en français évoquent une autre figure de Pandore que celle de la boîte où il faudrait peut-être le renfermer, il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. Ceci dans un langage qui permet à son discours d'être entendu par ses contemporains, et plus encore qui suppose le discours présent de ceux-ci. C'est ainsi que la récitation de l'*épos* peut inclure un discours d'autrefois dans sa langue archaïque, voire étrangère, voire se poursuivre au temps présent avec toute l'animation de l'acteur, mais c'est à la façon d'un discours indirect, isolé entre des guillemets dans le fil du récit et, s'il se joue, c'est sur une scène impliquant la présence non seulement du chœur, mais des spectateurs.

La remémoration hypnotique est sans doute reproduction du passé, mais surtout représentation parlée et comme telle impliquant toutes sortes de présences. Elle est à la remémoration vigilie de ce qu'on appelle curieusement dans l'analyse «le matériel», ce que le drame produisant devant l'assemblée des citoyens les mythes originels de la Cité est à l'histoire qui sans doute est faite de matériau, mais où une nation de nos jours apprend à lire les symboles d'une destinée en marche. On peut dire dans le langage heideggérien que l'une et l'autre constituent le sujet comme

du fait, garde un prestige qui mérite la méfiance que nous tenons pour de bonne règle, à l'endroit des explications qui sont office d'évidences. Les préjugés psychologiques de l'époque s'opposaient à ce qu'on reconnaît dans la verbalisation comme telle une autre réalité que son *flaus vocis*. Il reste que dans l'état hypnotique elle est dissociée de la prise de conscience et que ceci suffirait à faire réviser cette conception de ses effets.

Mais comment les vaillants de l'*Aufhebung* behaviouriste ne donnent-ils pas ici l'exemple, pour dire qu'ils n'ont pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit ? Il a seulement raconté l'événement. Nous dirons, quant à nous, qu'il l'a verbalisé, ou pour développer ce terme dont les résonances en français évoquent une autre figure de Pandore que celle de la boîte où il faudrait peut-être le renfermer, il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. Ceci dans un langage qui permet à son discours d'être entendu par ses contemporains, et plus encore qui suppose le discours présent de ceux-ci. C'est ainsi que la récitation de l'*épos* peut inclure un discours dans sa langue archaïque, voire étrangère, voire se poursuivre au temps présent avec toute l'animation de l'acteur, mais c'est à la façon d'un discours indirect, isolé entre des guillemets dans le fil du récit et, s'il se joue, c'est sur une scène impliquant la présence non seulement du chœur, mais des spectateurs.

La remémoration hypnotique est sans doute reproduction du passé, mais surtout représentation parlée et comme telle impliquant toutes sortes de présences. Elle est à la remémoration vigilie de ce qu'on appelle curieusement dans l'analyse «le matériel», ce que le drame produisant devant l'assemblée des citoyens les mythes originels de la Cité est à l'histoire qui sans doute est faite de matériaux, mais où une nation de nos jours apprend à lire les symboles d'une destinée en marche. On peut dire dans le langage heideggérien que l'une et l'autre constituent le sujet comme

gewesend, c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été, il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement.

L'ambiguité de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là, nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a écartée à chaque carrefour où l'événement a été choisi.

C'est pourquoi la condition de continuité dans l'anamnèse, où Freud mesure l'intégrité de la guérison, n'a rien à faire avec le mythe bergsonien d'une restauration de la durée où l'authenticité de chaque instant serait détruite de ne pas résumer la modulation de tous les instants antécédents. C'est qu'il ne s'agit pour Freud ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est-à-dire l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud

comme étant celui qui a *gewesend*, c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été, il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement.

L'ambiguité de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là, nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a écartée à chaque carrefour où l'événement a été choisi.

C'est pourquoi la condition de continuité dans l'anamnèse, où Freud mesure l'intégrité de la guérison, n'a rien à faire avec le mythe bergsonien d'une restauration de la durée où l'authenticité de chaque instant serait détruite de ne pas résumer la modulation de tous les instants antécédents. C'est qu'il ne s'agit pour Freud ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est-à-dire l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur. Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud

comme étant celui qui a *gewesend*, c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été, il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement.

L'ambiguité de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là, nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a écartée à chaque carrefour où l'événement a été choisi.

C'est pourquoi la condition de continuité dans l'anamnèse, où Freud mesure l'intégrité de la guérison, n'a rien à faire avec le mythe bergsonien d'une restauration de la durée où l'authenticité de chaque instant serait détruite de ne pas résumer la modulation de tous les instants antécédents. C'est qu'il ne s'agit pour Freud ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est-à-dire l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur. Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud

aux loups» confirmant ces propos pour y prendre leur plein sens.

Freud exige une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive, mais il suppose sans plus toutes les resubjectivations de l'événement qui lui paraissent nécessaires à expliquer ses effets à chaque tournant où le sujet se restructure, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qui s'opèrent, comme il s'exprime *nachträglich*, après coup <(5/8)>. Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'élier dans l'analyse des processus les intervalles de temps où l'événement reste latent dans le sujet <(6/9)>. C'est-à-dire qu'il annule les temps pour comprendre au profit des moments de conclure qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'événement original.

Notons que temps pour comprendre et moment de conclure sont des fonctions que nous avons définies dans un théorème purement logique, et qui sont familières à nos élèves pour s'être démontrées très propices à l'analyse dialektique par où nous les guidons dans le procès d'une psychanalyse. C'est bien cette assumption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse, non pas 1904, comme l'enseignait naguère une autorité qui, pour avoir rejete le manieau d'un silence prudent, apparut ce jour-là ne connaît de Freud que le titre de ses ouvrages, mais bien en 1895 (7/1).

Pas plus que Freud, nous ne nions, dans cette analyse du sens de sa méthode, la discontinuité psycho-physiologique que manifestent les états où se produit le symptôme hysterique, ni que celui-ci ne puisse être traité par des méthodes, — hypnose, voire narcose — qui reproduisent la discontinuité de ces états. Simplement, et aussi expressément qu'il s'est interdit à partir d'un certain moment d'y recouvrir, nous excluons tout appui pris dans ces états, tant pour expliquer le symptôme que pour le guérir.

aux loups» confirmant ces propos pour y prendre leur plein sens.

Freud exige une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive, mais il suppose sans plus toutes les resubjectivations de l'événement qui lui paraissent nécessaires à expliquer ses effets à chaque tournant où le sujet se restructure, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qui s'opèrent, comme il s'exprime <> *nachträglich*, après coup (8). Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'élier dans l'analyse des processus les intervalles de temps où l'événement reste latent dans le sujet (9). C'est-à-dire qu'il annule les temps pour comprendre au profit des moments de conclure qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'événement original.

Notons que temps pour comprendre et moment de conclure sont des fonctions que nous avons définies dans un théorème purement logique, et qui sont familières à nos élèves pour s'être démontrées très propices à l'analyse dialektique par où nous les guidons dans le procès d'une psychanalyse.

C'est bien celle assumée par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse, non pas 1904, comme l'enseignait naguère une autorité qui, pour avoir rejete le manieau d'un silence prudent, apparut ce jour-là ne connaître de Freud que le titre de ses ouvrages, mais bien en 1895 (11). Pas plus que Freud, nous ne nions, dans cette analyse du sens de sa méthode, la discontinuité psycho-physiologique que manifestent les états où se produit le symptôme hysterique, ni que celui-ci ne puisse être traité par des méthodes, — hypnose, voire narcose — qui reproduisent la discontinuité de ces états. Simplement, et aussi expressément qu'il s'est interdit à partir d'un certain moment d'y recouvrir, nous excluons tout appui pris dans ces états, tant pour expliquer le symptôme que pour le guérir.

Car si l'originalité de la méthode est faite des moyens dont elle se privée, c'est que les moyens qu'elle se réserve suffisent à constituer un domaine dont les limites définissent la relativité de ses opérations.

Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

Premièrement, en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse, il accepte une position plus constitutive en elle-même que toutes les consignes dont il se laisse plus ou moins leurer : celle de l'interlocuteur, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque vous laisse vous-mêmes interloqués. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocution du sujet y comporte un allocuaire (8/13), autrement dit que le locuteur (8/13) s'y constitue comme intersubjectivité.

Secondement, c'est sur le fondement de cette interlocution, en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous de ce que Freud exige comme restitution de la continuité dans les motivations du sujet. L'examen opérationnel de cet objectif nous montre en effet, qu'il ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet.

C'est ainsi que le sujet peut vainciner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de «sérum de vérité», où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistre, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique.

Aussi c'est dans la position d'un troisième terme que la découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple

Car si l'originalité de la méthode est faite des moyens dont elle se privée, c'est que les moyens qu'elle se réserve suffisent à constituer un domaine dont les limites définissent la relativité de ses opérations.

Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

Premièrement, en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse, il accepte une position plus constitutive en elle-même que toutes les consignes dont il se laisse plus ou moins leurer : celle de l'interlocution, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque laisse l'auditeur interloqué. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocution du sujet y comporte un allocuaire (8/13), autrement dit que le locuteur (8/13) s'y constitue comme intersubjectivité.

Secondement, c'est sur le fondement de cette interlocution, en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous de ce que Freud exige comme restitution de la continuité dans les motivations du sujet. L'examen opérationnel de cet objectif nous montre en effet, qu'il ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet.

C'est ainsi que le sujet peut vainciner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de «sérum de vérité», où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistre, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique.

Aussi c'est dans la position d'un troisième terme que la découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple

Car si l'originalité de la méthode est faite des moyens dont elle se privée, c'est que les moyens qu'elle se réserve suffisent à constituer un domaine dont les limites définissent la relativité de ses opérations.

Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

Premièrement, en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse, il accepte une position plus constitutive en elle-même que toutes les consignes dont il se laisse plus ou moins leurer : celle de l'interlocution, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque laisse l'auditeur interloqué. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocution du sujet y comporte un allocuaire (12), autrement dit que le locuteur (13) s'y constitue comme intersubjectivité.

Secondement, c'est sur le fondement de cette interlocution, en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous de ce que Freud exige comme restitution de la continuité dans les motivations du sujet. L'examen opérationnel de cet objectif nous montre en effet, qu'il ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet.

C'est ainsi que le sujet peut vainciner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de «sérum de vérité», où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistre, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique.

Aussi c'est dans la position d'un troisième terme que la découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple

en ces termes :

L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle. Car la réduire à la tension inconsciente n'est résoudre le paradoxe, qu'en étudiant l'expérience qui montre clairement que l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée. Comme Freud y insiste en clair, quand, ne pouvant éviter de l'idée inconsciente la conjonction de termes contrariée, il lui donne le viaultique de cette invocation : *sit venia verbo*. Aussi bien lui obéissons-nous en rejetant en effet la faute sur le verbe, mais sur ce verbe réalisé dans le discours qui court comme le furet de bouche en bouche pour donner à l'acte du sujet qui en reçoit le message, le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité.

Dès lors l'objection de contradiction *in terminis* qui élève contre la pensée inconsciente une psychologie mal dégagée de la logique, tombe avec la distinction même du domaine psychanalytique en tant qu'il manifeste la réalité du discours dans son autonomie, et l'*epur si muove* ! du psychanalyste rejoint celui de Galilée dans son incidence, qui n'est pas celle de l'expérience du fait, mais celle de l'*experi- mentum mentis*.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir :

— dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose ou le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perle grave être détruite ;

— dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impéné-

en ces termes :

L'inconscient est celle partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle. Car la réduire à la tension inconsciente n'est résoudre le paradoxe, qu'en étudiant l'expérience qui montre clairement que l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée. Comme Freud y insiste en clair, quand, ne pouvant éviter de la pensée inconsciente la conjonction de termes contrariée, il lui donne le viaultique de celle invocation : *sit venia verbo*. Aussi bien lui obéissons-nous en rejetant en effet la faute sur le verbe, mais sur ce verbe réalisé dans le discours qui court comme le furet de bouche en bouche pour donner à l'acte du sujet qui en reçoit le message, le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité.

Dès lors l'objection de contradiction *in terminis* qui élève contre la pensée inconsciente une psychologie mal fondée dans sa logique, une psychologie mal dégagée de la logique, tombe avec la distinction même du domaine psychanalytique en tant qu'il manifeste la réalité du discours dans son autonomie, et l'*epur si muove* ! du psychanalyste rejoint celui de Galilée dans son incidence, qui n'est pas celle de l'expérience du fait, mais celle de l'*experi- mentum mentis*.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir :

- dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perle grave être détruite ;
- dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impéné-

en ces termes :

L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle. Car la réduire à la tension inconsciente n'est résoudre le paradoxe, qu'en étudiant l'expérience qui montre clairement que l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée. Comme Freud y insiste en clair, quand, ne pouvant éviter de la pensée inconsciente la conjonction de termes contrariée, il lui donne le viaultique de celle invocation : *sit venia verbo*. Aussi bien lui obéissons-nous en rejetant en effet la faute sur le verbe, mais sur ce verbe réalisé dans le discours qui court comme le furet de bouche en bouche pour donner à l'acte du sujet qui en reçoit le message, le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité.

Dès lors l'objection de contradiction *in terminis* qui élève contre la pensée inconsciente une psychologie mal fondée dans sa logique, une psychologie mal dégagée de la logique, tombe avec la distinction même du domaine psychanalytique en tant qu'il manifeste la réalité du discours dans son autonomie, et l'*epur si muove* ! du psychanalyste rejoint celui de Galilée dans son incidence, qui n'est pas celle de l'expérience du fait, mais celle de l'*experi- mentum mentis*.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir :

- dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perle grave être détruite ;
- dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impéné-

| | | | | | | |
|--|---|--|--|--|--|--|
| tables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ; | — dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptations du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ; | — dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous la forme héroïsée véhiculent mon histoire ; | — dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultére, dans les chapières qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. | L'étudiant qui aura l'idée, — assez rare, il est vrai, pour que notre enseignement s'emploie à la répandre —, que pour comprendre Freud, la lecture de Freud est préférable à celle de M. Fenichel, pourra se rendre compte à l'enreprendre, que ce que nous venons d'exprimer est si peu original, même dans sa verve, qu'il n'y apparaît pas une seule métaphore que l'œuvre de Freud ne répète avec la fréquence d'un motif où transparaît sa trame même. | Il pourra dès lors plus facilement toucher, à chaque instant de sa pratique, qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme. | Il jugera mieux après cela du déplacement imaginaire qui motive l'œuvre de M. Fenichel, en mesurant la différence de consistance et d'efficacité technique, entre la référence aux stades prétendus organiques du développement individuel et la recherche des événements particuliers de l'histoire d'un sujet. Elle est exactement celle qui sépare la recherche historique authentique des prétend- |
| trables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ; | — dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptations du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ; | — dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ; | — dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultére, dans les chapières qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. | L'étudiant qui aura l'idée, — assez rare, il est vrai, pour que notre enseignement s'emploie à la répandre —, que pour comprendre Freud, la lecture de Freud est préférable à celle de M. Fenichel, pourra se rendre compte à l'enreprendre, que ce que nous venons d'exprimer est si peu original, même dans sa verve, qu'il n'y apparaît pas une seule métaphore que l'œuvre de Freud ne répète avec la fréquence d'un motif où transparaît sa trame même. | Il pourra dès lors plus facilement toucher, à chaque instant de sa pratique, qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme. | Il jugera mieux après cela du déplacement imaginaire qui motive l'œuvre de M. Fenichel, en mesurant la différence de consistance et d'efficacité technique, entre la référence aux stades prétendus organiques du développement individuel et la recherche des événements particuliers de l'histoire d'un sujet. Elle est exactement celle qui sépare la recherche historique authentique des prétend- |
| trables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ; | — dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptations du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ; | — dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ; | — dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultére, dans les chapières qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. | L'étudiant qui aura l'idée, — assez rare, il est vrai, pour que notre enseignement s'emploie à la répandre —, que pour comprendre Freud, la lecture de Freud est préférable à celle de M. Fenichel, pourra se rendre compte à l'enreprendre, que ce que nous venons d'exprimer est si peu original, même dans sa verve, qu'il n'y apparaît pas une seule métaphore que l'œuvre de Freud ne répète avec la fréquence d'un motif où transparaît sa trame même. | Il pourra dès lors plus facilement toucher, à chaque instant de sa pratique, qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme. | Il jugera mieux après cela du déplacement imaginaire qui motive l'œuvre de M. Fenichel, en mesurant la différence de consistance et d'efficacité technique, entre la référence aux stades prétendus organiques du développement individuel et la recherche des événements particuliers de l'histoire d'un sujet. Elle est exactement celle qui sépare la recherche historique authentique des prétend- |

dues lois de l'histoire dont on peut dire que chaque époque trouve son philosophe pour les répandre au gré des valeurs qui y prévalent.

Ce n'est pas dire qu'il n'y ait rien à retrouver des différents sens découverts dans la marche générale de l'histoire depuis dans celle voie qui va de Bossuet (Jacques-Bénigne) à Toynbee (Arnold) et que ponctuent les édifices d'Auguste Comte et de Karl Marx. Chacun sait certes qu'elles valent aussi peu pour orienter la recherche sur un passé récent que pour présumer avec quelque raison des événements du lendemain. Au reste sont-elles assez modestes pour repousser à l'après-demain leurs certitudes, et pas trop prudes non plus pour admettre les retouches qui permettent de prévoir ce qui est arrivé hier.

Si leur rôle donc est assez mince pour le progrès scientifique, leur intérêt pourtant se situe ailleurs : il est dans leur rôle d'idéaux qui est considérable. Car il nous porte à distinguer ce qu'on peut appeler les fonctions primaire et secondaire de l'historisation.

Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for intérieur comme au for extérieur. A telle époque, telle émeute dans le faubourg Saint-Antoine est vécue par ses acteurs comme victoire ou défaite du Parlement ou de la Cour ; à telle autre, comme victoire ou défaite du prolétariat ou de la bourgeoisie. Et bien que ce soit «les peuples» pour parler comme Reitz, qui toujours en fassent les frais, ce n'est pas du tout le même événement historique, — nous voulons dire qu'elles ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes.

A savoir qu'avec la disparition de la réalité du Parlement et de la Cour, le premier évé-

dues lois de l'histoire dont on peut dire que chaque époque trouve son philosophe pour les répandre au gré des valeurs qui y prévalent.

Ce n'est pas dire qu'il n'y ait rien à retrouver des différents sens découverts dans la marche générale de l'histoire au long de celle voie qui va de Bossuet (Jacques-Bénigne) à Toynbee (Arnold) et que ponctuent les édifices d'Auguste Comte et de Karl Marx. Chacun sait certes qu'elles valent aussi peu pour orienter la recherche sur un passé récent que pour présumer avec quelque raison des événements du lendemain. Au reste sont-elles assez modestes pour repousser à l'après-demain leurs certitudes, et pas trop prudes non plus pour admettre les retouches qui permettent de prévoir ce qui est arrivé hier.

Si leur rôle donc est assez mince pour le progrès scientifique, leur intérêt pourtant se situe ailleurs : il est dans leur rôle d'idéaux qui est considérable. Car il nous porte à distinguer ce qu'on peut appeler les fonctions primaire et secondaire de l'historisation.

Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for intérieur comme au for extérieur. A telle époque, telle émeute dans le faubourg Saint-Antoine est vécue par ses acteurs comme victoire ou défaite du Parlement ou de la Cour ; à telle autre, comme victoire ou défaite du prolétariat ou de la bourgeoisie. Et bien que ce soit «les peuples» pour parler comme Reitz, qui toujours en fassent les frais, ce n'est pas du tout le même événement historique, — nous voulons dire qu'elles ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes.

A savoir qu'avec la disparition de la réalité du Parlement et de la Cour, le premier évé-

ment de l'histoire dont on peut dire que chaque époque trouve son philosophe pour les répandre au gré des valeurs qui y prévalent.

Ce n'est pas dire qu'il n'y ait rien à retrouver des différents sens découverts dans la marche générale de l'histoire au long de celle voie qui va de Bossuet (Jacques-Bénigne) à Toynbee (Arnold) et que ponctuent les édifices d'Auguste Comte et de Karl Marx. Chacun sait certes qu'elles valent aussi peu pour orienter la recherche sur un passé récent que pour présumer avec quelque raison des événements du lendemain. Au reste sont-elles assez modestes pour repousser à l'après-demain leurs certitudes, et pas trop prudes non plus pour admettre les retouches qui permettent de prévoir ce qui est arrivé hier.

Si leur rôle donc est assez mince pour le progrès scientifique, leur intérêt pourtant se situe ailleurs : il est dans leur rôle d'idéaux qui est considérable. Car il nous porte à distinguer ce qu'on peut appeler les fonctions primaire et secondaire de l'historisation.

Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for intérieur comme au for extérieur. A telle époque, telle émeute dans le faubourg Saint-Antoine est vécue par ses acteurs comme victoire ou défaite du Parlement ou de la Cour ; à telle autre, comme victoire ou défaite du prolétariat ou de la bourgeoisie. Et bien que ce soit «les peuples» pour parler comme Reitz, qui toujours en fassent les frais, ce n'est pas du tout le même événement historique, — nous voulons dire qu'elles ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes.

A savoir qu'avec la disparition de la réalité du Parlement et de la Cour, le premier évé-

nement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. Dès lors ce serait trop dire que nous aurions appris au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, — c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de «tourments» historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, — c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de «tourments» historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.

Ainsi toute fixation à un précédent stade instinctuel est avant tout stigmatisante : page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oubli se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité n'est pas fondamentalement différente de la subjectivité du

nement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. Tandis que le souvenir du second restera fort vif même sous la censure, — de même que l'amnésie du refoulement est une des formes les plus vivantes de la mémoire —, tant qu'il y aura des hommes pour soumettre leur révolte à l'ordre de la lutte pour l'avènement politique du prolétariat, c'est-à-dire des hommes pour qui les mots-clés du matérialisme dialectique auront un sens.

Dès lors ce serait trop dire que nous allions reporter ces remarques sur le champ de la psychanalyse puisqu'elles y sont déjà, et que la désinfiltration qu'elles y produisent entre la technique de déchiffrage de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions, va de soi.

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, — c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de «tourments» historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre. Ainsi toute fixation à un précédent stade instinctuel est avant tout stigmatisante : page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oubli se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité n'est pas fondamentalement différente de la subjectivité du

nement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. Tandis que le souvenir du second restera fort vif même sous la censure, — de même que l'amnésie du refoulement est une des formes les plus vivantes de la mémoire —, tant qu'il y aura des hommes pour soumettre leur révolte à l'ordre de la lutte pour l'avènement politique du prolétariat, c'est-à-dire des hommes pour qui les mots-clés du matérialisme dialectique auront un sens.

Dès lors ce serait trop dire que nous allions reporter ces remarques sur le champ de la psychanalyse puisqu'elles y sont déjà, et que la désinfiltration qu'elles y produisent entre la technique de déchiffrage de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions, va de soi.

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, — c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de «tourments» historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre. Ainsi toute fixation à un précédent stade instinctuel est avant tout stigmatisante : page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oubli se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité n'est pas fondamentalement différente de la subjectivité du

psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle le prégnital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle même tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogénèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui, pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux réveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protusie le schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du *moi*, dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace ?

Un nommé Jaworski, dans les années 1910-1920, avait édifié un fort beau système où «le plan biologique» se retrouvait jusqu'aux confins de la culture, et qui précisément donnaient à l'ordre des crustacés son conjoint historique, si mon souvenir est bon, dans quelque tardif Moyen Âge, sous le chef d'une communale floraison de l'armure, — ne laissant veuve au reste de son répondant humain nulle forme animale, et sans en excepter mollusques et punaises.

L'analogie n'est pas la métaphore, et le recours qu'y ont trouvé les philosophes de la nature, exige le génie d'un Goethe dont l'exemple même n'est pas encourageant. Aucun ne répugne plus à l'esprit de notre discipline, et c'est en s'éloignant expressément, que Freud a ouvert la voie propre à l'interprétation des rêves, et avec elle à la notion du symbolisme analytique. Cette notion, nous le disons, va strictement à l'encontre de la pensée analogique dont une tradition douceuse fait que certains, même parmi nous, la tiennent encore pour solidaire. C'est pourquoi les excès dans le ridicule

psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle le prégnital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle même tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogénèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui, pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux réveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protusie le schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du *moi*, dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace ?

Un nommé Jaworski, dans les années 1910-1920, avait édifié un fort beau système où «le plan biologique» se retrouvait jusqu'aux confins de la culture, et qui précisément donnaient à l'ordre des crustacés son conjoint historique, si mon souvenir est bon, dans quelque tardif Moyen Âge, sous le chef d'une communale floraison de l'armure, — ne laissant veuve au reste de son répondant humain nulle forme animale, et sans en excepter mollusques et punaises.

L'analogie n'est pas la métaphore, et le recours qu'y ont trouvé les philosophes de la nature, exige le génie d'un Goethe dont l'exemple même n'est pas encourageant. Aucun ne répugne plus à l'esprit de notre discipline, et c'est en s'éloignant expressément, que Freud a ouvert la voie propre à l'interprétation des rêves, et avec elle à la notion du symbolisme analytique. Cette notion, nous le disons, va strictement à l'encontre de la pensée analogique dont une tradition douceuse fait que certains, même parmi nous, la tiennent encore pour solidaire. C'est pourquoi les excès dans le ridicule

psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle le prégnital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle même tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogénèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui, pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux réveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protusie le schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du *moi*, dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace ?

Un nommé Jaworski, dans les années 1910-1920, avait édifié un fort beau système où «le plan biologique» se retrouvait jusqu'aux confins de la culture, et qui précisément donnaient à l'ordre des crustacés son conjoint historique, si mon souvenir est bon, dans quelque tardif Moyen Âge, sous le chef d'une communale floraison de l'armure, — ne laissant veuve au reste de son répondant humain nulle forme animale, et sans en excepter mollusques et punaises.

L'analogie n'est pas la métaphore, et le recours qu'y ont trouvé les philosophes de la nature, exige le génie d'un Goethe dont l'exemple même n'est pas encourageant. Aucun ne répugne plus à l'esprit de notre discipline, et c'est en s'éloignant expressément, que Freud a ouvert la voie propre à l'interprétation des rêves, et avec elle à la notion du symbolisme analytique. Cette notion, nous le disons, va strictement à l'encontre de la pensée analogique dont une tradition douceuse fait que certains, même parmi nous, la tiennent encore pour solidaire. C'est pourquoi les excès dans le ridicule

doivent être utilisés pour leur valeur dessinante, car, pour ouvrir les yeux sur l'absurdité d'une théorie, ils les ramèneront sur des dangers qui n'ont rien de théorique.

Cette mythologie de la maturation instinctuelle, bâtie avec des morceaux choisis de l'œuvre de Freud, engendre en effet des problèmes subjectifs dont la vapeur condensée en idéaux de nuées irrite en retour de ses ondées le mythe original. Les meilleures plumes distillent leur encré à poser des équations qui satisfassent aux exigences du mystérieux *genital love* (il y a des notions dont l'étrangeté s'accorde mieux de la parenthèse d'un terme emprunté), et elles paraphent leur tentative par un aveu de *non liquet*. Personne pourtant ne paraît ébranlé par le malaise qui en résulte, et l'on y voit plutôt matière à encourager tous les Münchhausen de la normalisation psychanalytique à se tirer par les cheveux dans l'espoir d'atteindre au ciel de la pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet tout court.

Si nous, psychanalystes, sommes bien placés pour connaître le pouvoir des mots, ce n'est pas une raison pour l'orienter dans le sens de l'insoluble, ni pour «lier des fardeaux pesants et insupportables pour en accabler les épaules des hommes», comme s'exprime la malédiction du Christ aux pharisiens dans le texte de saint Matthieu.

Ainsi la pauvreté des termes où nous tentons d'inclure un problème spirituel, peut-elle laisser à désirer à des esprits exigeants, pour peu qu'ils se reportent à ceux qui structuraient jusque dans leur confusion les querelles anciennes autour de la Nature et de la Grâce. Ainsi peut-elle leur laisser à craindre quant à la qualité des effets psychologiques et sociologiques qu'on peut attendre de leur usage. Et on souhaitera qu'une meilleure appréciation des fonctions du *logos* dissipe les mystères de nos charismes fantastiques.

Pour nous en tenir à une tradition plus claire, peut-être entendrons-nous la maxime célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu'«il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux,

doivent être utilisés pour leur valeur dessinante, car, pour ouvrir les yeux sur l'absurdité d'une théorie, ils les ramèneront sur des dangers qui n'ont rien de théorique.

Cette mythologie de la maturation instinctuelle, bâtie avec des morceaux choisis de l'œuvre de Freud, engendre en effet des problèmes subjectifs dont la vapeur condensée en idéaux de nuées irrite en retour de ses ondées le mythe original. Les meilleures plumes distillent leur encré à poser des équations qui satisfassent aux exigences du mystérieux *genital love* (il y a des notions dont l'étrangeté s'accorde mieux de la parenthèse d'un terme emprunté), et elles paraphent leur tentative par un aveu de *non liquet*. Personne pourtant ne paraît ébranlé par le malaise qui en résulte, et l'on y voit plutôt matière à encourager tous les Münchhausen de la normalisation psychanalytique à se tirer par les cheveux dans l'espoir d'atteindre au ciel de la pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet tout court.

Si nous, psychanalystes, sommes bien placés pour connaître le pouvoir des mots, ce n'est pas une raison pour le faire valoir dans le sens de l'insoluble, ni pour «lier des fardeaux pesants et insupportables pour en accabler les épaules des hommes», comme s'exprime la malédiction du Christ aux pharisiens dans le texte de saint Matthieu.

Ainsi la pauvreté des termes où nous tentons d'inclure un problème subiectif, peut-elle laisser à désirer à des esprits exigeants, pour peu qu'ils les comparent à ceux qui structuraient jusque dans leur confusion les querelles anciennes autour de la Nature et de la Grâce (14). Ainsi peut-elle leur laisser à craindre quant à la qualité des effets psychologiques et sociologiques qu'on peut attendre de leur usage. Et on souhaitera qu'une meilleure appréciation des fonctions du *logos* dissipe les mystères de nos charismes fantastiques.

Pour nous en tenir à une tradition plus claire, peut-être entendrons-nous la maxime célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu'«il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux,

doivent être utilisés pour leur valeur dessinante, car, pour ouvrir les yeux sur l'absurdité d'une théorie, ils les ramèneront sur des dangers qui n'ont rien de théorique.

Cette mythologie de la maturation instinctuelle, bâtie avec des morceaux choisis de l'œuvre de Freud, engendre en effet des problèmes subjectifs dont la vapeur condensée en idéaux de nuées irrite en retour de ses ondées le mythe original. Les meilleures plumes distillent leur encré à poser des équations qui satisfassent aux exigences du mystérieux *genital love* (il y a des notions dont l'étrangeté s'accorde mieux de la parenthèse d'un terme emprunté), et elles paraphent leur tentative par un aveu de *non liquet*. Personne pourtant ne paraît ébranlé par le malaise qui en résulte, et l'on y voit plutôt matière à encourager tous les Münchhausen de la normalisation psychanalytique à se tirer par les cheveux dans l'espoir d'atteindre au ciel de la pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet tout court.

Si nous, psychanalystes, sommes bien placés pour connaître le pouvoir des mots, ce n'est pas une raison pour le faire valoir dans le sens de l'insoluble, ni pour «lier des fardeaux pesants et insupportables pour en accabler les épaules des hommes», comme s'exprime la malédiction du Christ aux pharisiens dans le texte de saint Matthieu.

Ainsi la pauvreté des termes où nous tentons d'inclure un problème subiectif, peut-elle laisser à désirer à des esprits exigeants, pour peu qu'ils les comparent à ceux qui structuraient jusque dans leur confusion les querelles anciennes autour de la Nature et de la Grâce. Ainsi peut-elle leur laisser à craindre quant à la qualité des effets psychologiques et sociologiques qu'on peut attendre de leur usage. Et on souhaitera qu'une meilleure appréciation des fonctions du *logos* dissipe les mystères de nos charismes fantastiques.

Pour nous en tenir à une tradition plus

claire, peut-être entendrons-nous la maxime

célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu'«il y

a des gens qui n'auraient jamais été amoureux,

s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour», non pas dans le sens romantique d'une «réalisation» tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Il n'est en tout cas que de se reporter à l'œuvre de Freud pour mesurer en quel rang secondaire et hypothétique il place la théorie des instincts. Elle ne saurait à ses yeux tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire, insiste-t-il, et le *narcissisme génital* qu'il invoque au moment de résumer le cas de l'homme aux loups, nous montre assez le mépris où il tient l'ordre constitué des stades libidinaux. Bien plus, il n'y évoque le conflit instinctuel que pour s'en écarter aussitôt, et pour reconnaître dans l'isolation symbolique du «je ne suis pas châtré», où s'affirme le sujet, la forme compulsionnelle où reste rivé son choix hétérosexuel, contre l'effet de captivation homosexuialisante qu'a subi le *moi* ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. Tel est en vérifié le conflit subjectif, qu'il ne s'agit que des péripéties de la subjectivité tant et si bien que le «je» gagne et perd contre le «moi» au gré de la catéchisation religieuse ou de l'*Aufklärung* endocrinante, et dont Freud a fait réaliser les effets au sujet ayant de nous les faire comprendre dans la dialectique du complexe d'Edipe.

C'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte. Mais qu'est-ce donc que ce sujet dont vous nous rebattez l'entendement? s'exclame enfin un auditeur impatient. N'avons-nous pas déjà reçu de M. de la Palice la leçon que tout ce qui est éprouvé par l'individu est subjectif?

— Bouche naïve dont l'éloge occuperà mes derniers jours, ouvrez-vous encore pour m'entendre. Nul besoin de fermer les yeux. Le sujet va bien au-delà de ce que l'individu

s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour», non pas dans le sens romantique d'une «réalisation» tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Il n'est en tout cas que de se reporter à l'œuvre de Freud pour mesurer en quel rang secondaire et hypothétique il place la théorie des instincts. Elle ne saurait à ses yeux tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire, insiste-t-il, et le *narcissisme génital* qu'il invoque au moment de résumer le cas de l'homme aux loups, nous montre assez le mépris où il tient l'ordre constitué des stades libidinaux. Bien plus, il n'y évoque le conflit instinctuel que pour s'en écarter aussitôt, et pour reconnaître dans l'isolation symbolique du «je ne suis pas châtré», où s'affirme le sujet, la forme compulsionnelle où reste rivé son choix hétérosexuel, contre l'effet de captivation homosexuialisante qu'a subi le *moi* ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. Tel est en vérifié le conflit subjectif, qu'il ne s'agit que des péripéties de la subjectivité tant et si bien que le «je» gagne et perd contre le «moi» au gré de la catéchisation religieuse ou de l'*Aufklärung* endocrinante, et dont Freud a fait réaliser les effets au sujet ayant de nous les faire comprendre dans la dialectique du complexe d'Edipe.

C'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte. Mais qu'est-ce donc que ce sujet dont vous nous rebattez l'entendement? s'exclame enfin un auditeur impatient. N'avons-nous pas déjà reçu de M. de la Palice la leçon que tout ce qui est éprouvé par l'individu est subjectif?

— Bouche naïve dont l'éloge occuperà mes derniers jours, ouvrez-vous encore pour m'entendre. Nul besoin de fermer les yeux. Le sujet va bien au-delà de ce que l'individu

s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour», non pas dans le sens romantique d'une «réalisation» tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Il n'est en tout cas que de se reporter à l'œuvre de Freud pour mesurer en quel rang secondaire et hypothétique il place la théorie des instincts. Elle ne saurait à ses yeux tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire, insiste-t-il, et le *narcissisme génital* qu'il invoque au moment de résumer le cas de l'homme aux loups, nous montre assez le mépris où il tient l'ordre constitué des stades libidinaux. Bien plus, il n'y évoque le conflit instinctuel que pour s'en écarter aussitôt, et pour reconnaître dans l'isolation symbolique du «je ne suis pas châtré», où s'affirme le sujet, la forme compulsionnelle où reste rivé son choix hétérosexuel, contre l'effet de captivation homosexuialisante qu'a subi le *moi* ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. Tel est en vérifié le conflit subjectif, qu'il ne s'agit que des péripéties de la subjectivité tant et si bien que le «je» gagne et perd contre le «moi» au gré de la catéchisation religieuse ou de l'*Aufklärung* endocrinante, et dont Freud a fait réaliser les effets au sujet ayant de nous les faire comprendre dans la dialectique du complexe d'Edipe.

C'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte. Mais qu'est-ce donc que ce sujet dont vous nous rebattez l'entendement? s'exclame enfin un auditeur impatient. N'avons-nous pas déjà reçu de M. de la Palice la leçon que tout ce qui est éprouvé par l'individu est subjectif?

— Bouche naïve dont l'éloge occuperà

mes derniers jours, ouvrez-vous encore pour m'entendre. Nul besoin de fermer les yeux. Le sujet va bien au-delà de ce que l'individu

que l'individu éprouve «subjectivement», aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre, et qui peut-être sortira de cette bouche que vous venez de refermer déjà. Qui, cette vérité de son histoire n'est pas toute dans son roller, et pourtant la place s'y marque, aux heurts douloureux qu'il éprouve de ne connaître que [] ses répliques, voire en des pages dont le désordre ne lui donne guère de soulagement.

Que l'inconscient du sujet soit le discours de l'autre, c'est ce qui apparaît plus clairement encore que partout dans les études que Freud a consacrées à ce qu'il appelle la théraphie, et qui se manifeste dans le contexte d'une expérience analytique. Coïncidence des propos du sujet avec des faits dont il ne peut être informé, mais qui se meuvent toujours dans les liaisons d'une autre expérience où le psychanalyste est interlocuteur, — coïncidence aussi bien le plus souvent constituée par une convergence toute verbale, voire homonymique, ou qui, si elle inclut un acte, c'est d'un *acting out* d'un patient de l'analyse ou d'un enfant en analyse qu'il s'agit. Cas de résonance dans des réseaux communicants de discours, dont une étude exhaustive éclairerait les faits analogues que présente la vie courante.

L'omniprésence du discours humain pourra peut-être être embrassée au ciel ouvert d'une omnicommunication de son texte. Ce n'est pas dire qu'il en sera plus accordé. Mais c'est là le champ que notre expérience polarise dans une relation qui n'est à deux qu'en apparence, car toute position de sa structure en termes seulement duels, lui est aussi inadéquate en théorie que ruineuse pour sa technique.

éprouve «subjectivement», aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre, et qui peut-être sortira de celle bouche que vous venez de refermer déjà. Qui, cette vérité de son histoire n'est pas toute dans son roller, et pourtant la place s'y marque, aux heurts douloureux qu'il éprouve de ne connaître que ses répliques, voire en des pages dont le désordre ne lui donne guère de soulagement.

Que l'inconscient du sujet soit le discours de l'autre, c'est ce qui apparaît plus clairement encore que partout dans les études que Freud a consacrées à ce qu'il appelle la théraphie, en tant qu'elle se manifeste dans le contexte d'une expérience analytique. Coïncidence des propos du sujet avec des faits dont il ne peut être informé, mais qui se meuvent toujours dans les liaisons d'une autre expérience où le psychanalyste est interlocuteur, — coïncidence aussi bien le plus souvent constituée par une convergence toute verbale, voire homonymique, ou qui, si elle inclut un acte, c'est d'un *acting out* d'un patient de l'analyse ou d'un enfant en analyse qu'il s'agit. Cas de résonance dans des réseaux communicants de discours, dont une étude exhaustive éclairerait les faits analogues que présente la vie courante.

L'omniprésence du discours humain

pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omnicommunication de son texte. Ce n'est pas dire qu'il en sera plus accordé. Mais c'est là le champ que notre expérience polarise dans une relation qui n'est à deux qu'en apparence, car toute position de sa structure en termes seulement duels, lui est aussi inadéquate en théorie que ruineuse pour sa technique.

II. Symbole et langage comme structure et limite du champ psychanalytique.

«Ten archèn o ū kai lalō humin?»
(Evangile selon saint Jean, VIII, 25.)
 «Faites des mots croisés.»
(Conseils à un jeune psychanalyste.)

II. Symbole et langage comme structure et limite du champ psychanalytique.

«Ten archèn o ū kai lalō umin.»
(Evangile selon saint Jean, VIII, 25.)
 «Faites des mots croisés.»
(Conseils à un jeune psychanalyste.)

II. Symbole et langage comme structure et limite du champ psychanalytique.

«Ten archèn o ū kai lalō umin.»
(Evangile selon saint Jean, VIII, 25.)
 «Faites des mots croisés.»
(Conseils à un jeune psychanalyste.)

Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des *Gestalten* relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier ; mais que ni la psychologie génétique, ni la psychologie différentielle qui peuvent en être éclairées, ne sont de son ressort, pour ce qu'elles exigent des conditions d'observation et d'expérience qui n'ont avec les siennes que des rapports d'homonymie.

Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état brûl de l'expérience commune (qui ne se confond avec l'expérience sensible que pour le professionnel des idées), — à savoir dans quelque suspension du quotidien souci, l'étonnement surgissant qui apparie les êtres dans un disparate passant celui des grotesques d'un Léonard ou d'un Goya — ou la surprise qu'oppose l'épaisseur propre d'une peau à la caresse d'une paume qui anime la découverte sans que l'émousse encore le désir —, ceci, peut-on dire, est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, relative à ces mystères.

Une psychanalyse va normalement à son terme sans nous livrer que peu de chose de ce que notre patient tient en propre de sa sensibilité aux coups et aux couleurs, de la promptitude de ses prises ou des points faibles de sa chair, de son pouvoir de retenir ou d'inventer, voire de la vivacité de ses goûts.

Ce paradoxe n'est qu'apparent et ne tient à nulle carence personnelle, et si l'on peut le motiver par les conditions négatives de notre expérience, il nous presse seulement un peu plus d'interroger celle-ci sur ce qu'elle a de positif.

II. Symbole et langage comme structure et limite du champ psychanalytique.

«Ten archèn o ū kai lalō umin.»
(Evangile selon saint Jean, VIII, 25.)
 «Faites des mots croisés.»
(Conseils à un jeune psychanalyste.)

Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des *Gestalten* relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier ; mais que ni la psychologie génétique, ni la psychologie différentielle qui peuvent en être éclairées, ne sont de son ressort, pour ce qu'elles exigent des conditions d'observation et d'expérience qui n'ont avec les siennes que des rapports d'homonymie.

Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état brûl de l'expérience commune (qui ne se confond avec l'expérience sensible que pour le professionnel des idées), — à savoir dans quelque suspension du quotidien souci, l'étonnement surgissant qui apparie les êtres dans un disparate passant celui des grotesques d'un Léonard ou d'un Goya — ou la surprise qu'oppose l'épaisseur propre d'une peau à la caresse d'une paume qui anime la découverte sans que l'émousse encore le désir —, ceci, peut-on dire, est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, relative à ces mystères.

Une psychanalyse va normalement à son terme sans nous livrer que peu de chose de ce que notre patient tient en propre de sa sensibilité aux coups et aux couleurs, de la promptitude de ses prises ou des points faibles de sa chair, de son pouvoir de retenir ou d'inventer, voire de la vivacité de ses goûts.

Ce paradoxe n'est qu'apparent et ne tient à nulle carence personnelle, et si l'on peut le motiver par les conditions négatives de notre expérience, il nous presse seulement un peu plus d'interroger celle-ci sur ce qu'elle a de positif.

Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des *Gestalten* relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier ; mais que ni la psychologie génétique, ni la psychologie différentielle qui peuvent en être éclairées, ne sont de son ressort, pour ce qu'elles exigent des conditions d'observation et d'expérience qui n'ont avec les siennes que des rapports d'homonymie.

Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état brûl de l'expérience commune (qui ne se confond avec l'expérience sensible que pour le professionnel des idées), — à savoir dans quelque suspension du quotidien souci, l'étonnement surgissant qui apparie les êtres dans un disparate passant celui des grotesques d'un Léonard ou d'un Goya, — ou la surprise qu'oppose l'épaisseur propre d'une peau à la caresse d'une paume qui anime la découverte sans que l'émousse encore le désir —, ceci, peut-on dire, est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, relative à ces mystères.

Une psychanalyse va normalement à son terme sans nous livrer que peu de chose de ce que notre patient tient en propre de sa sensibilité aux coups et aux couleurs, de la promptitude de ses prises ou des points faibles de sa chair, de son pouvoir de retenir ou d'inventer, voire de la vivacité de ses goûts.

Ce paradoxe n'est qu'apparent et ne tient à nulle carence personnelle, et si l'on peut le motiver par les conditions négatives de notre expérience, il nous presse seulement un peu plus d'interroger celle-ci sur ce qu'elle a de positif.

Car il ne se résout pas dans les efforts de certains qui, — semblables à ces philosophes que Platon raille de ce que leur appétit du réel les menât à embrasser les arbres —, vont à prendre tout épisode où pointe cette réalité qui se dérobe, pour la réaction vécue dont ils se montrent si friands. Car ce sont ceux-là mêmes qui, se donnant pour objectif ce qui est au-delà du langage, réagissent à la «défense de loucher» inscrite en noiré règle par une sorte d'obsession. Nul doule que, dans cette voie, se flainer réciprocement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert. Nous n'exagerons rien : un jeune psychanalyste en son travail de candidature peut de nos jours saluer dans une telle subordination de son sujet, obtenune après deux ou trois ans de psychanalyse chanalyse vaine, l'avènement attendu de la relation relation d'objets, et valoir à son auteur le *dignus est intrare* de nos suffrages, garantis de ses capacités.

Si la psychanalyse peut devenir une science, — car elle ne l'est pas encore —, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, — et peut-être est-ce déjà fait —, nous devons — et peut-être es-t-ce déjà fait —, nous devons retrouver le sens de son expérience. Nous ne saurions mieux faire à cette fin que de revenir à l'œuvre de Freud. Il ne suffit pas de se dire technicien pour s'autoriser, de ce qu'on ne comprend pas un Freud III, à le reculer au nom d'un Freud II que l'on croit comprendre, et l'ignorance même qu'on est de Freud I, n'excuse pas qu'on tiende les cinq grandes psychanalyses pour une série de cas aussi mal choisis que mal exposés, qui-on semerrieiller que le grain de vérité qu'elles recevaient, en ait rechappé. <(15)>

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à

la *Traumdeutung* pour s'y rappeler que le rêve

au moins ne récusent-ils pas la *Traum-*

Car il ne se résout pas dans les efforts de certains qui, — semblables à ces philosophes que Platon raille de ce que leur appétit du réel les menât à embrasser les arbres —, vont à prendre tout épisode où pointe cette réalité qui se dérobe, pour la réaction vécue dont ils se montrent si friands. Car ce sont ceux-là mêmes qui, se donnant pour objectif ce qui est au-delà du langage, réagissent à la «défense de loucher» inscrite en noiré règle par une sorte d'obsession. Nul doule que, dans cette voie, se flainer réciprocement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert. Nous n'exagerons rien : un jeune psychanalyste en son tra-

*vail de candidature peut de nos jours saluer dans une telle subordination de son sujet, obtenune après deux ou trois ans de psychanalyse chanalyse vaine, l'avènement attendu de la relation relation d'objets, et valoir à son auteur le *dignus est intrare* de nos suffrages, garantis de ses capacités.*

Si la psychanalyse peut devenir une science, — car elle ne l'est pas encore —, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, — et peut-être es-t-ce déjà fait —, nous devons — et peut-être es-t-ce déjà fait —, nous devons retrouver le sens de son expérience. Nous ne saurions mieux faire à cette fin que de revenir à l'œuvre de Freud. Il ne suffit pas de se dire technicien pour s'autoriser, de ce qu'on ne comprend pas un Freud III, à le reculer au nom d'un Freud II que l'on croit comprendre, et l'ignorance même qu'on est de Freud I, n'excuse pas qu'on tiende les cinq grandes psychanalyses pour une série de cas aussi mal choisis que mal exposés, qui-on semerrieiller que le grain de vérité qu'elles recevaient, en ait rechappé. <(15)>

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à

la *Traumdeutung* pour s'y rappeler que le rêve

au moins ne récusent-ils pas la *Traum-*

Car il ne se résout pas dans les efforts de certains qui, — semblables à ces philosophes que Platon raille de ce que leur appétit du réel les menât à embrasser les arbres —, vont à prendre tout épisode où pointe cette réalité qui se dérobe, pour la réaction vécue dont ils se montrent si friands. Car ce sont ceux-là mêmes qui, se donnant pour objectif ce qui est au-delà du langage, réagissent à la «défense de loucher» inscrite en noiré règle par une sorte d'obsession. Nul doule que, dans cette voie, se flainer réciprocement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert. Nous n'exagerons rien : un jeune psychanalyste en son tra-

*vail de candidature peut de nos jours saluer dans une telle subordination de son sujet, obtenune après deux ou trois ans de psychanalyse chanalyse vaine, l'avènement attendu de la relation relation d'objets, et valoir à son auteur le *dignus est intrare* de nos suffrages, garantis de ses capacités.*

Si la psychanalyse peut devenir une science, — car elle ne l'est pas encore —, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, — et peut-être es-t-ce déjà fait —, nous devons — et peut-être es-t-ce déjà fait —, nous devons retrouver le sens de son expérience. Nous ne saurions mieux faire à cette fin que de revenir à l'œuvre de Freud. Il ne suffit pas de se dire technicien pour s'autoriser, de ce qu'on ne comprend pas un Freud III, à le reculer au nom d'un Freud II que l'on croit comprendre, et l'ignorance même qu'on est de Freud I, n'excuse pas qu'on tiende les cinq grandes psychanalyses pour une série de cas aussi mal choisis que mal exposés, qui-on semerrieiller que le grain de vérité qu'elles recevaient, en ait rechappé. <(15)>

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à

la *Traumdeutung* pour s'y rappeler que le rêve

au moins ne récusent-ils pas la *Traum-*